

MEMOIRE

SUR LES

CAUSES DE LA PESTE

ET SUR

LES MOYENS DE LA DÉTRUIRE;

Par M. Pariset,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale
de médecine, etc.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, ÉDITEUR,

Libraire de l'Académie royale de médecine,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13 bis.

—

1837.

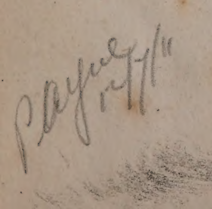
MÉMOIRE

SUR

LES CAUSES DE LA PESTE,

ET SUR

LES MOYENS DE LA DÉTRUIRE.



PARIS. IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue du Colombier, 30.

MÉMOIRE

SUR LES

CAUSES DE LA PESTE,

ET SUR

LES MOYENS DE LA DÉTRUIRE;

PAR M. PARISET,
Secrétaire perpétuel de l'Académie royale
de médecine, etc.

PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
Libraire de l'Académie royale de médecine,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13 BIS.

1837.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

MÉMOIRE

SUR

LES CAUSES DE LA PESTE,

ET SUR

LES MOYENS DE LA DÉTRUIRE.

Lu à l'Académie royale de Médecine, dans la séance du 12 juillet 1831.

Un voyage a été fait en Orient par des motifs et avec des résultats que vous allez connaître. Je porterai dans l'exposition que j'en vais faire, toute la sincérité dont je suis capable. Je mettrai sous vos yeux, et les conjectures qui ont déterminé ce voyage, et les observations qui ont été faites sur place,

et qui devaient ou démentir ces conjectures, ou les confirmer. En rapprochant les unes des autres ces observations et ces conjectures, vous les comparerez entre elles; vous en apprécierez la justesse et la concordance; et par là, vous jugerez si dans mes spéculations sur les véritables causes de la peste, et sur les moyens de la faire disparaître du monde, j'ai été abusé par l'erreur ou conduit par la vérité. Je dois m'interdire ici tout développement, pour ne présenter que la sommité des choses : heureux si, malgré ce sacrifice nécessaire, je parviens à faire passer dans vos âmes la conviction dont la mienne est péné-

trée. Dans le sujet que je vais traiter, presque tout est paradoxal. J'ai besoin de bienveillance; je me livre à la vôtre, et j'entre en matière.

Au mois d'avril 1827, un incident me jeta dans la question des momies d'Egypte, question toute nouvelle pour moi. J'avais retenu de mes lectures et de quelques ouï-dire, que l'embaumement pratiqué par les anciens Egyptiens sur les hommes et les animaux avait eu pour principes des dogmes religieux. Je recherchai ces dogmes, et je crus saisir entre eux et l'embaumement une incohérence, pour ne pas dire une opposition manifeste. En examinant de plus près

cette question, il me sembla qu'elle offrait un problème plus complexe qu'on ne l'imagine communément; et puisque ce problème est le point d'où je suis parti, qu'il me soit permis d'en discuter brièvement les données principales, et de présenter sur chacune d'elles quelques remarques.

§ I.

DE L'EMBAUMEMENT DES HOMMES.

Il n'est point de cœur d'homme qui ne sente tout ce que peut avoir

de moral et de touchant dans une nation, l'usage de conserver sous ses yeux et avec tous leurs traits extérieurs, les restes de ceux qui nous ont été chers. Entouré de ces saintes images qui semblent vivre encore et parler, quel est le fils, devenu père à son tour, qui n'écoute, saisi de crainte, l'auguste voix de ses ancêtres, ne lise ses devoirs écrits dans leurs actions, et ne s'attache à continuer leur gloire, et à s'identifier avec eux, dans l'estime des hommes et le respect de sa postérité? Heureux les peuples où la vertu se tourne ainsi en sentiment! et où, se confondant avec les affections de famille, elle exerce un empire d'au-

tant plus fort qu'il est plus doux!

Toutefois sur ce premier objet, je proposerai quelques réflexions. Sont-ce des idées morales qui ont fait inventer l'art d'embaumer les corps? Mais ces idées embrassent des rapports trop nombreux et d'un ordre trop élevé pour être des idées primitives. Elles supposent une culture intellectuelle très avancée; ce qui est dire qu'elles supposent une longue suite de siècles, où ni elles ni l'art n'existaient; et dans ce grand espace de temps, que de générations éteintes dont il ne reste plus rien, parce que rien ne portait à les conserver!

En second lieu, cet art des embau-

mements chez les Egyptiens était si parfait, même dans ses procédés les plus simples, que ce peuple est parvenu à donner à ses momies la même durée qu'à ses pyramides : on dirait que ses mains communiquaient l'immortalité. Il y a plus : en se diversifiant selon ses différents degrés, très borné dans le premier, plus recherché dans le second, cet art finissait dans le troisième par s'associer une foule d'autres arts, ou préexistants ou contemporains, lesquels supposent eux-mêmes des travaux, des progrès, des séries de temps que l'on ne peut plus calculer : l'art des tissus, l'art de la teinture, l'art de fondre, de façonner,

de colorer le verre et les métaux; l'art si délicat de graver les pierres fines; l'art de travailler le bois, de le peindre, de le décorer, de lui donner tout l'éclat de l'or, du vernis, des émaux; l'art de préparer les parfums et de faire pénétrer jusque dans les chairs les poudres, les essences, les résines odorantes : quel merveilleux concours d'habiletés diverses! Il n'est pas en effet de momie, tant soit peu magnifique, qui ne renferme comme un grand traité sur l'inépuisable industrie des Egyptiens; qui ne montre quel était le goût, le tour d'esprit, les habitudes morales, la théologie de ce singulier peuple; qui ne révèle enfin

la plus admirable de ses inventions, celle de l'écriture, dont il avait su varier les formes, et dont les différents caractères couvrent encore les bandelettes qui ceignent les momies et les papyrus que l'on cachait dans leur sein.

Or, je le répète, une industrie si composée ne se présente point tout d'abord au génie des peuples. Comme tous les peuples du monde, celui-ci n'a pu se livrer aux arts proprement dits, qu'après avoir trouvé le premier de tous, l'art d'assurer sa subsistance par les produits de la culture. Reprenez tous ces arts, rangez-les dans l'ordre où ils ont dû naître, et cher-

chez l'époque précise où ils sont nés en effet : vous ne la trouverez pas. L'histoire est muette sur ce point : et quelque téméraire qu'il soit de suppléer à son silence, il est visible néanmoins que l'art d'embaumer les corps, très ancien pour nous, était très nouveau pour l'Égypte, et peut-être même postérieur à tous les autres. Là, comme partout, on a commencé par inhumer les corps ; et une fois cette habitude établie, il a fallu, pour en sortir, quelque grande infortune, quelque grande nécessité physique ; car, en toute chose, les nécessités de cette nature précèdent et font naître les nécessités morales ; ainsi

le veut la marche de l'esprit humain.

J'ose donc ici reproduire le sentiment de Volney. Dans une population nombreuse, sous un climat ardent, et sur un sol profondément humecté pendant quelques mois, chaque année, la rapide putréfaction des cadavres est un levain de peste et de maladies. Frappée de ces fléaux meurtriers, l'Egypte a travaillé de bonne heure à les détruire; et de là sont venus, d'un côté, l'usage d'inhumer les corps loin de la terre habitée; et de l'autre, l'art si ingénieux et si simple de prévenir la putréfaction par l'embaumement : seconde précaution, plus importante, plus efficace, dont la première ne

dispensait pas, et qui, supposant des essais, des tâtonnements, des expériences, n'a pu se présenter que la dernière : art peu dispendieux, d'une simplicité, d'une facilité qui en rendit sur-le-champ l'application populaire, générale, et probablement uniforme pour tous les cadavres.

Mais avec le temps, on y mit de la recherche. Les motifs moraux eurent leur place ; et tandis que l'embaumement conservait pour le peuple sa simplicité originelle, on le vit se prêter insensiblement à toutes les distinctions sociales, en marquer les nuances, en revêtir les emblèmes, et rassembler autour de simulacres

inanimés pour jamais, les ornements, la pompe, la magnificence dont les chargeait à l'envi la tendresse ou la vanité. Tout dort maintenant, grands et petits : tout dort, depuis des siècles, ou dans le sable du désert, oú dans de vastes caveaux souterrains, ou dans ces tombeaux somptueux creusés au sein des montagnes pár la main des arts, qui y ont épuisé leurs prodiges : chaque homme a pris dans cet empire de la mort la place qu'il occupait dans le monde ; c'est la même distribution, la même hiérarchie, la même discipline : vous retrouvez là toute l'organisation, et comme un exemplaire de l'ancienne société ; mais

attiré par la majesté de quelques monuments funèbres, et retenu par ce spectacle de faste et de néant, vous perdez de vue le but primitif d'une institution si grande, si belle, si utile et si simple tout ensemble; vous ne voyez que le luxe de l'orgueil, et vous oubliez l'admirable sagesse qui veillait sur les peuples, et qui par la conservation des morts assurait celle des vivants.

§ II.

DE L'EMBAUMEMENT DES ANIMAUX.

Je borne à ce peu de paroles ce que j'avais à dire sur l'embaumement

des hommes. Je passe maintenant à celui des animaux.

Ici, les motifs moraux sont beaucoup moins sensibles : les motifs religieux le sont beaucoup plus, au point de faire prendre le change sur le motif essentiel. Il n'est que trop prouvé par l'histoire que les animaux, dans l'ancienne Egypte, ont été l'objet d'un culte aveugle et furieux, lequel a persisté jusqu'au temps des Romains. L'extravagance de cette superstition dit assez qu'elle a été l'œuvre de l'ignorance et de la barbarie. Un peuple qui a de l'expérience et des lumières ne tombe point dans ces honteux égarements. Si les pre-

miers Egyptiens ont eu des dieux fétiches, et s'ils les ont choisis parmi les animaux, les arbres, les plantes, les pierres brutes, et surtout parmi les astres, ils n'ont fait en cela que ce qu'ont fait presque tous les peuples de la terre, lorsque dans la sauvage grossièreté des premiers âges, ils étaient vivement frappés des grands phénomènes de la nature, et n'avaient, pour se les expliquer ou pour s'y soustraire, que ce que leur inspiraient l'étonnement, la terreur, de vaines espérances, ou l'inquiétude toujours excitée de leur esprit.

Toute l'Afrique, une partie de l'Asie, de l'Europe, de l'Amérique,

ont été et sont peut-être encore infectés des mêmes erreurs et du même fanatisme (1). Les premiers visionnaires de cette espèce ont été les premiers prêtres; et les premiers prêtres ont été partout des hommes d'une imagination vigoureuse et d'un génie inventif, qui, par la singularité de quelques découvertes et l'énergie de leur langage, ont aisément subjugué l'entendement et la volonté de leurs semblables. De tels hommes sont toujours en petit nombre; et

(1) Cailliaud dit que dans le Bertôt, au-delà de Sennaar, on adore encore aujourd'hui la lune, les animaux, es arbres, et M. Caillé a rencontré les mêmes choses dans les tribus voisines du Sénégal.

relativement à l'ancienne Egypte, c'est à leur ascendant qu'a été due la formation de la société civile et politique. Ils en furent les devins, les instituteurs, les juges, les magistrats, et j'ose dire encore, les modèles et les bienfaiteurs. Ils formaient, à la lettre, un institut qui pensait, pour que tout le reste agît : ils étaient l'âme de l'Egypte. Voyez dans Porphyre ce qu'en dit le stoïcien Chérémon ; voyez ce qu'en dit le grand Bossuet, ce qu'en dit le profond Machiavel. Tout sortit de leurs mains : lois, arts, commerce, richesse, sciences, administration. Aujourd'hui même encore, dans la petite peu-

plade de Dahmer, visitée, en 1813, par le voyageur Burckardt, on retrouve une ombre de cette première organisation sociale; c'est la même marche, ce sont les mêmes progrès et les mêmes résultats.

Plus les prêtres d'Egypte multipliaient leurs services, plus leur crédit s'affermissait dans l'esprit des peuples; et lorsqu'une raison plus éclairée leur ouvrit les yeux sur l'ignominie de leurs superstitions, n'osant ou ne voulant pas les combattre après les avoir autorisées, ils essayèrent du moins d'y porter quelque ordre, et de les ennoblir en les rattachant par des allégories au culte des divinités su-

périeures. Ils prirent soin surtout de consacrer les animaux utiles, afin de nourrir de plus en plus dans le cœur des Egyptiens ce sentiment vif et profond de reconnaissance, qui a été une de leurs vertus favorites, et qui est le ciment de l'union parmi les hommes.

Ainsi, les animaux sacrés étant considérés comme des instruments, ou comme des symboles de la sagesse, de la puissance et de la bonté divine, ils furent placés dans le ciel parmi les signes du zodiaque ; et sur la terre, des villes, des provinces furent mises sous leur protection. L'ibis, figure du dieu Thoth, était le seigneur

d'Hermopolis; le bélier, figure du grand dieu Ammoun, était le seigneur de Thèbes. Il y eut tels d'entre eux, les plus beaux sans doute et les plus dociles, que l'on traitait en pensionnaires de l'Etat. Ils avaient leur prytanée, leurs maîtres d'hôtel, leurs gardes-du-corps, j'ai presque dit leur cour; et finalement, ce que l'homme faisait pour lui-même, il le fit à plus forte raison pour ces animaux devenus ses dieux. Il recueillit leurs dépouilles, pour les honorer des mêmes funérailles; il les embauma; il les déposa, selon leur rang, ou dans le sable, ou dans des vases de terre cuite, ou dans des tombeaux de

pierres artistement travaillées. Selon leur rang, ai-je dit; car, même parmi les morts de cette espèce, il y avait des distinctions. C'est que les animaux les plus semblables en apparence, diffèrent prodigieusement par leurs qualités intérieures, et que la gratitude des Egyptiens se plaisait surtout à honorer ceux qui en avaient eu d'éminentes.

L'origine de ce dernier genre d'embaumements ne remonte certainement pas plus haut que celle de l'embaumement humain : elle suppose les mêmes recherches, les mêmes tentatives, les mêmes progrès; peut-être même serait-elle un peu postérieure; car tout

ayant commencé dans les hauteurs du Nil, il arrive qu'en descendant ce fleuve depuis les cataractes, on rencontre des momies d'hommes avant de rencontrer des momies d'animaux (*a*). Quant aux motifs, n'ont-ils été que religieux? l'embaumement des animaux n'a-t-il été qu'un acte de dévotion? c'est ce dont vous jugerez dans un moment.

§ III.

FORMATION DE LA TERRE DE L'ÉGYPTE.

Tout a commencé, ai-je dit, en Égypte dans les parties supérieures du Nil, par la raison très simple que la terre située au-dessous des premières cataractes est une terre nouvelle, charriée, déposée,

formée par le fleuve (*b*). A mesure que cette terre croissait avec la population, cette population s'en emparait pour l'approprier à son usage. Selon toute apparence, elle était encore sous le gouvernement théocratique lorsqu'elle franchit les cataractes, ousi l'on veut, le passage de Selselé, pour se répandre par degrés depuis ce passage, ou depuis Assouan jusqu'à Thèbes. Là, elle fut long-temps stationnaire : défrichant, assainissant sa conquête, élevant la superbe Hératompyle, et jetant les fondements d'un des plus grands empires qu'ait vus la terre. Tandis qu'un rapide accroissement amenait pour elle la nécessité d'étendre ses possessions, son heu-

reuse abondance lui en préparait les moyens, en hommes, en inventions, en ressources de toute espèce. Elle se fit donc bientôt de nouvelles terres ; et c'est ici le lieu de donner quelque idée des obstacles que ce peuple rencontrait à chaque pas, et de l'incroyable activité qu'il déploya pour les vaincre.

§ IV.

ÉTAT PRIMITIF. TRAVAUX DES HOMMES.

Retenu par le désert dans la vallée du Nil, ce n'est que dans cette vallée qu'il pouvait s'étendre. Or, à l'époque où le gouvernement sacerdotal fit

place à la monarchie, et sous le premier roi Ménès, toute l'Égypte inférieure, depuis le nome de Thèbes, ou la Thébaïde jusqu'à la mer, n'était qu'un long marais ; etpour peu quel'on jette les yeux sur la double chaîne qui borne à droite et à gauche cette étroite vallée, on aperçoit deux choses : la première, que ces deux chaînes ne sont que des bancs de rochers formés par la mer ; la seconde, qu'après leur sortie des eaux, ces chaînes se sont couvertes de hautes forêts.

Ces forêts, célébrées par Homère, et mentionnées par Diodore, attiraient les nuées du ciel et les orages ; elles recevaient des torrents de pluie. Ce

sont de grandes pluies qui ont labouré le plateau de ces montagnes, et qui, courant sur leurs flancs en larges cascades, ont creusé et les ravins dont on voit encore les échelons, et les gorges profondes dont elles sont entrecoupées. Ces gorges, ouvertes sur le désert et sur la vallée, versaient par cette double issue les flots tumultueux qui s'y précipitaient; et ces eaux, du côté du désert, se perdaient dans les sables, ou nourrissaient une verdure accidentelle, et de grands bois dont on voit encore les débris pétrifiés (*c*), tandis que, dans l'intérieur de la vallée, elles se répandaient sur les terres récemment apportées par le fleuve; terres

sans consistance, et trop peu élevées dans l'origine pour qu'après son débordement annuel, le fleuve, en les abandonnant, rentrât tout entier dans son lit.

Maintenant, messieurs, rapprochez dans votre esprit toutes les parties de ce tableau; représentez-vous cette végétation vigoureuse, surabondante, variée, des deux chaînes et du marais; ces grandes masses d'eaux, les unes vives et courantes, les autres prisonnières, tranquilles, fangeuses, corrompues, mortes; faites tomber, sur tant d'objets divers, à travers les épaisses vapeurs qui s'en élèvent, ces torrents de feu qu'épanche un soleil ar-

dent. Quels foyers d'émanations pestilentielles ! quel vaste repaire d'animaux immondes et dangereux ! Les insectes, les grenouilles, les crocodiles, les poissons de toute espèce pour les eaux; les serpents, les singes, les sangliers, les ours, les loups, les hyènes, les chacals, les rats, les musaraignes, les mangoustes, les caméléons, pour la terre et les forêts; et dans l'air, au-dessus de ces vastes amas de matière animale, des nuées d'oiseaux carnassiers, l'aigle, l'épervier, le vautour, planant, les ailes étendues, pour attendre leur proie; tant d'autres, le puissant hippopotame, le tigre, le lion, que l'Égypte nourrissait alors, et

qu'on n'y voit plus : tous, par multitudes infinies, par légions innombrables ; car encore aujourd'hui, en Égypte, où la terre et les eaux sont comme dépeuplées, des bataillons de ramiers, de tourterelles, de moineaux, obscurcissent le ciel, et tiennent nuit et jour le malheureux fellah sur pied pour défendre ses moissons : et lorsque dans ses débordements annuels, le fleuve atteint sous la terre les animaux qui s'y nichent, les rats, les serpents sortent, pour ainsi dire, de tous les points du sol, et se concentrent par myriades de myriades sur les lieux les plus élevés, afin d'échapper à l'inondation : tant l'Égypte fécon-

dée par le Nil est féconde pour les animaux!

Telle était donc pour l'ancien Égyptien la sauvage contrée qui bornait ses domaines, et qui devait les augmenter; mais pour s'en rendre maître, pour lui donner la salubrité, la richesse, l'aspect fertile et riant du territoire de Thèbes, il faut la délivrer de cette bourre de végétation grossière et parasite; il faut surtout l'arracher aux animaux, c'est-à-dire aux êtres sacrés qu'il honore de son culte.

A l'aspect de cette masse de divinités proscrites, et qu'il va déposséder, que fera l'Égyptien ? Il ne les brûlera point; car, à ses yeux, le feu est une

bête féroce, et la combustion d'un animal, la plus sacrilége des impiétés; il ne les écrasera point dans la fange; car leurs débris putréfiés rendraient inhabitable et mortelle cette fange desséchée, et devenue terre solide; mais conciliant son intérêt avec sa religion, ceux de ses dieux qui viennent d'éclore, il les prendra pêle-mêle, pour les plonger dans les flots d'une pâte résineuse qu'il a préparée; ceux à qui l'âge a donné de plus grandes dimensions, ceux qui ont depuis quelques pouces de longueur jusqu'à dix-huit et vingt pieds, il les embaumera, il les couvrira de tissus, il les déposera par myriades dans des lieux

choisis de sépulture ; enveloppant dans la même destruction et dans les mêmes honneurs jusqu'à l'espoir de ces races divines, jusqu'aux œufs qui en recèlent les embryons.

Du reste, il épurera l'air et le sol; il tarira l'humidité surabondante et nuisible en abattant les bois, en élevant et desséchant les terres, en creusant le lit du fleuve, en le contenant par des digues; par ces digues, par ces chaussées qui ont fait l'étonnement de l'antiquité, ouvrages prodigieux que l'on élevait au-dessus même des pyramides, et dont il ne reste plus que quelques vestiges à Thèbes et dans le voisinage du labyrinthe.

Dans ce que viens de dire, j'ai supposé que pour embaumer les animaux, l'Égypte les prenait tout vivants; mais je ne donne point un sens trop exclusif à mes paroles, car je serais démenti par Hérodote. Au milieu des incertitudes et même des contradictions de ce grand écrivain, touchant le caractère sacré des animaux, et touchant les divers genres de sépulture qui leur étaient affectés, on lit, en termes formels, que les individus de certaines espèces n'étaient embaumés qu'après leur mort naturelle. Ce sont surtout les espèces domestiques, et celles qui, mues par un instinct spécial et par une insatiable voracité, concouraient avec

l'homme à nettoyer l'Égypte de ces grandes plaies de serpents, de grenouilles, de rats, de souris, de lézards, de caméléons, de sauterelles, dont elle était infestée : plaies dont on voit de si vives images dans l'Écriture. Un de ces animaux, l'ichneumon, était le frein de l'espèce crocodile, dont il détruisait les œufs, comme l'ibis détruisait les serpents. C'est ainsi que l'Égyptien apprenait de ses divinités mêmes à se délivrer de ses divinités. Or, cette leçon, j'ose le dire, il la comprit par intérêt, il la pratiqua par nécessité : et si parmi les dépôts de sépulture encore subsistants, il en est qui ne prouvent ni pour ni contre le

sentiment d'Hérodote, il en est en revanche qui prouveraient pour le sentiment contraire, et confirmeraient dans les Égyptiens les motifs et les vues que j'ai développés tout à l'heure.

Que penser, en effet, de ces paquets de serpents embaumés qu'on nous apportait de minute en minute pendant notre séjour à Thèbes, et dans lesquels se trouvent communément deux grands serpents, probablement le mâle et la femelle, puis de petits serpents de différentes grandeurs, et finalement des œufs de ces animaux? toute une nichée, toute une famille? Cette famille a-t-elle péri du même coup? Mais comment l'homme l'a-t-il

su? A-t-elle été délogée, puis noyée par le Nil? mais comment avait-elle emporté ses œufs? N'est-il pas visible qu'elle a été épiée, découverte, prise sur place, et enveloppée dans des linges imprégnés d'une gomme ou d'une résine odorante, qui l'a étouffée et préservée de la corruption? Nous avons rapporté d'une grotte que je décrirai dans un moment, une sorte de ballot allongé, formé à l'extérieur de branches de dattiers, et à l'intérieur d'une masse de pâte résineuse ou de goudron que les Égyptiens, selon toute apparence, obtenaient de la distillation des arbres, et dans laquelle étaient étroitement agglutinés

l'un à l'autre les animaux et les objets les plus hétérogènes : des noyaux de dattes, des fruits inconnus, des feuilles de sycomore, de menues tiges de bois, des linges grossiers, du coton; mais surtout des serpents de toutes les tailles, grands, moyens, petits, très petits; des grenouilles, des lézards, de petits crocodiles en nombre infini, des œufs de crocodiles, dont les uns contiennent encore du jaune, tandis que dans d'autres se dessine le jeune crocodile tout développé ; enfin des hirondelles, en nombre pour le moins égal à celui des œufs.

Quoi donc! la mort de tant d'êtres différents de formes, d'âges, d'apti-

tudes, a-t-elle été simultanée? Mais comme ils vivaient dans le limon et sous les eaux du fleuve, par quel indice l'homme a-t-il pu la connaître? Qui a pu lui dire que ces œufs ne renfermaient que des cadavres? Comment a-t-il pu les comprendre dans un mélange si confus, si peu régulier, si dépourvu de tout caractère religieux? Sont-ce là des monuments de piété? Ne sont-ce pas plutôt des monuments de meurtre? des actes encore flagrants d'une destruction préméditée, réfléchie, calculée, soutenue avec une constance et exécutée avec des moyens également admirables? J'ajoute que cette destruction s'est opérée pendant

l'hiver, c'est-à-dire à l'époque de l'année où l'abaissement du fleuve et l'abaissement de la température rendaient ce grand travail moins difficile et moins dangereux. C'est en effet pendant l'hiver que l'hirondelle s'engourdit (*d*); c'est pendant cette période de l'année, souvent très fraîche en Égypte, qu'elle s'est plongée dans le fleuve : c'est là, c'est au fond de quelque flaque du marais, qu'elle dormait à côté des serpents; c'est là qu'elle a été saisie avec les petits crocodiles et les grenouilles, pour entrer dans ces bancs de résine qui les ont conservés jusqu'à nous. Dans le printemps ou l'été, l'hirondelle, excitée

par la chaleur, eût pris son vol, et eût échappé au piége, comme elle échappe à l'inondation, selon la remarque de Pline.

Dans une des rues souterraines de Touneh el Gebel, à deux fortes lieues d'Hermopolis, nous avons vu dans de grands pots de terre cuite des millions d'œufs d'ibis. Est-ce uniquement par dévotion que l'Égyptien s'en est emparé pour les empêcher d'éclore? Incommodé par ses propres auxiliaires, il a voulu faire ce qui se fait quelquefois de peuple à peuple : il a voulu, sinon en détruire la race, du moins en restreindre le nombre et le mesurer à ses convenances. Quelque

contradiction qu'admette la bizarrerie de notre esprit, a-t-on jamais vu l'homme massacrer par religion des dieux à peine vivants, et des dieux qui ne vivent pas encore ? Et si vous réfléchissez à la nature, à l'âge, à l'habitation, à l'incroyable multiplication de ces divinités, multiplication dont nous avons encore sous les yeux de si étonnants témoignages; si vous réfléchissez à l'extrême resserrement de cette terre de l'Égypte, trop étroite et trop féconde tout ensemble ; si vous réfléchissez à ce que l'homme a été contraint de faire partout ailleurs sous la zone torride, lorsqu'il a pénétré pour la première fois dans ces contrées

marécageuses que la chaleur et l'humidité avaient surchargées de forêts, d'arbustes, de broussailles, de ronces, d'herbes aquatiques et grossières, où pullulaient, où fourmillaient, sous des nuées d'insectes malfaisants, ces mêmes animaux dont l'Égypte renferme les dépouilles; si vous réfléchissez au malheur de ces peuples que des reptiles, des rats, le plus faible et le plus timide des animaux, le lapin, ont chassés de leur patrie; si vous rassemblez toutes ces données dans votre esprit, n'en conclurez-vous pas que l'Égyptien des temps primitifs était aux prises avec les mêmes extrémités; qu'il était dans un vrai duel avec les

animaux de toute espèce; et qu'en traitant ses dieux comme il l'a fait, il voulait moins les honorer que s'en défaire, pour leur enlever leur héritage, en faire sa possession, le purifier, l'habiter, le cultiver avec sécurité? Imaginez, s'il se peut, une combinaison plus habile, un plan mieux conçu, un dessein mieux concerté, qui répondît à plus de fins à la fois, et qui ait été suivi avec plus d'intelligence, de courage et de ténacité! Ne retrouvez-vous pas ici la sagesse opiniâtre, et tout l'indomptable génie de l'ancienne Égypte?

§ V.

GROTTE DE SAMOUN.

En m'expliquant, comme je viens de le faire, sur l'état originel de cette contrée, je pense n'avoir suivi que les témoignages de l'histoire et les inductions qui sortent pour ainsi dire des localités elles-mêmes ; un regard suffit pour en convaincre ; et quant à la manière dont furent traités les animaux, ce qui justifie sans réplique ce que j'en ai dit, c'est ce que nous avons vu, c'est ce que l'on peut voir comme nous dans la grotte de Samoun.

A la hauteur de Manfalout, vers le terme qu'atteignait le long marais qui formait l'Egypte inférieure, de l'autre côté du fleuve, sur le plateau de la chaîne arabique, se trouve à fleur de terre l'ouverture de cette grotte, encore peu connue des Européens, et creusée dans le cœur de la montagne par les seules mains de la nature. Elle se compose d'une suite de salles irrégulières, vastes, élevées, liées entre elles par des couloirs si étroits qu'on n'y marche qu'en rampant, et séparées l'une de l'autre par des cloisons de stalactites, aujourd'hui noircies par la fumée des flambeaux et la suie grasse d'un long incendie, mais

qui, dans l'origine, et lorsque l'homme y fit descendre pour la première fois de la lumière, ont dû briller de tout l'éclat du cristal : séjour caché aux hommes, sinueux, profond, et dont, après une investigation de quatre ou cinq heures, on n'a pas encore atteint les limites. C'est là, c'est dans ce dépôt ténébreux, qu'à une époque que l'on ne peut plus assigner, ont été portées des momies de crocodiles de toutes les dimensions; disposées pour les plus grands par couches successives, depuis le bas des énormes salles jusqu'à la voûte; ou par parquets isolés de cinquante et de soixante, pour ceux de moyenne taille; entremêlées çà et là de

momies d'hommes qui ont été dorées, et de larges bancs de cette résine où ont été entassés par millions de millions les petits crocodiles dont les rachis desséchés se croisent en tous sens, et de grands amas de ces œufs de crocodiles encore si entiers, et de ces ballots résineux dont je viens d'exposer l'inventaire.

Ce qui frappe surtout dans la grotte de Samoun, c'est la prodigieuse quantité de grands crocodiles, de dix, douze, quinze pieds de long; et lorsqu'on songe à l'ignorance où l'on est encore, touchant la mortalité des grands animaux; combien il est rare d'en rencontrer les cadavres ou les squelettes; combien il eût fallu de myriades d'an-

nées ou de siècles pour en réunir, par ces rencontres fortuites, autant qu'en renferme Samoun; et surtout combien il eût été difficile de retirer ceux-ci du fleuve après leur mort pour les embaumer, on ne peut s'empêcher de croire qu'on les a poursuivis par cette espèce de chasse que décrit Hérodote; qu'on les a attaqués, pris, muselés, étouffés, embaumés dans l'état vivant (*e*). Une particularité non moins surprenante, c'est la singulière quantité de linges dont ces animaux sont couverts; on en chargerait plusieurs bâtiments. Ces tristes débris sont mieux vêtus que ne le sont de nos jours les paysans égyptiens.

Soit imprudence, soit mauvais dessein, le feu a été mis à ces linges desséchés, et il a brûlé sourdement pendant plus de trois années. A l'aspect des tas de cendres que l'incendie a laissés, on croit que tout a été détruit; à l'aspect de ce qui reste, on croit que rien n'a été entamé.

Celui d'entre nous qui a pénétré le plus avant dans ses profondeurs, M. Guilhou, en passant d'un compartiment à un autre, s'est plus d'une fois traîné sur d'énormes monceaux de cendres d'où il a retiré des portions de peaux de crocodiles dures comme le fer, de grands os calcinés, des vertèbres d'hommes et d'animaux vitrifiées par

la chaleur. Chose étrange ! quelques-unes de ces vertèbres appartiennent à de grands poissons de la Méditerranée, à des squales; et la grotte est aujourd'hui à plus de cent lieues de la mer! Du reste, au sortir de ce labyrinthe sépulcral, étonné, saisi de l'étrange spectacle qu'il avait eu sous les yeux, M. Guilhou s'écriait: « Ce » que j'ai vu est-il un rêve ? est-il une » réalité ? A présent je puis tout croire » des Égyptiens. » Puis, quand nous cherchions ce qu'ils avaient pu se proposer par un si grand travail, ce dilemme se présentait à notre esprit : ou ces momies ont été faites dans des vues religieuses, et c'est un trait de démence

incompréhensible; ou elles ont été faites dans des vues de religion, d'agrandissement et d'hygiène, et c'est un trait de sagesse que l'on ne peut trop admirer.

§ VI.

GÉNIE DES ÉGYPTIENS.

Pour moi, je ne balance point entre ces deux propositions : je n'hésite point à faire honneur de cette sagesse aux Égyptiens. Pareils à ces statues de Silène, à qui le ciseau grec donnait des dehors grotesques, mais

qui dans leur intérieur cachaient les images des dieux, les prêtres de l'Égypte, environnés de fictions et d'emblèmes, dérobaient aux yeux profanes du vulgaire et des étrangers les secrets d'une philosophie sublime. Quoi qu'en aient publié le septicisme et la dérision, quiconque se respecte ne parlera jamais avec légèreté d'un peuple qui a tout inventé, et de qui nous tenons tout par l'intermédiaire des Grecs et des Romains, ses dominateurs, après avoir été ses disciples; d'un peuple que Théophraste a proclamé le plus éclairé de l'univers; qui, plusieurs milliers d'années avant notre ère, avait, pour emprunter ses méta-

5.

phores, uni le ciel à la terre, en réglant les travaux de la culture par les révolutions des astres; trouvé le vrai système du monde, l'exacte longueur de l'année, le retour des éclipses, les grandes périodes astronomiques; établi ce que nous n'avions pas, il y a un demi-siècle, un système de mesure fondé sur la mesure du cercle terrestre; déterminé la figure de la terre, dressé des cartes géographiques, formé des bibliothèques, écrit des codes, érigé des tribunaux, institué tout ce qui donne à la société humaine du lustre, de la félicité, de la durée; l'amour du travail, de l'ordre, de la justice et des mœurs

Je laisse au génie de Champollion le soin de parler de son histoire et de ses grands monuments, les plus augustes qui soient sous le ciel; monuments durables comme le monde, qu'ils étonnent encore de leur langage muet et solennel. Je rappellerai seulement que ce peuple a créé la médecine. Sa chirurgie a mérité les éloges de Celse. Il connaissait à fond les diverses propriétés des aliments. Il avait inventé la gymnastique, et la faisait entrer dans l'éducation, parmi les exercices militaires. Il s'était astreint par ses lois à la circoncision et à une propreté jalouse; la propreté était pour lui la beauté suprême.

Ces notions étaient si répandues et si familières, que tout Egyptien voyageur était partout consulté comme médecin, de la même façon que les Européens le sont aujourd'hui dans tout l'Orient.

Enfin je rappellerai qu'il avait relégué les sépultures loin des villes, loin de la terre habitée, loin des atteintes du fleuve, dans des sables stériles, dans le sein des montagnes désertes, loin même de tout lieu où un arbre pouvait croître, fleurir et fructifier. Par là, religion, économie, salubrité, tout était satisfait; car un des caractères de la sagesse égyptienne était d'accomplir à la fois plusieurs

choses par une seule. Or, lorsque dans une discipline sociale tout est réglé pour la conservation particulière et publique, tout, jusqu'aux moindres détails du vêtement et de la nourriture, comment ne pas rapporter au même but la pratique des embaumements? pratique si utile, je le répète, et si simple, qu'elle a survécu à vingt révolutions, et que les rois grecs, maîtres de l'Egypte, l'avaient adoptée pour leur nouvelle capitale, comme le témoignent et les catacombes creusées dans les rochers de la nécropole, et les momies que l'on en retire encore de nos jours (*f*).

Que l'Egypte ait sanctifié cette

pratique surtout pour les animaux, l'Égypte suivait en cela le système général de ses idées. Plus l'embaumement s'étendait, plus il devenait difficile; on l'a rendu sacré pour le rendre obligatoire, pour y contraindre par la force de la religion; sorte d'artifice qu'ont imité dans la suite, et pour des vues analogues, tous les législateurs de l'Orient, et spécialement le plus renommé d'entre eux, Moïse; Moïse, l'élève de l'Égypte, selon la parole de l'Écriture. Ouvrez le Lévitique et les Nombres : c'est l'Égypte, c'est son esprit qui vous parle : ce sont ses préceptes que Moïse a consacrés par les siens.

§ VII.

OBJECTIONS : RÉPONSES.

On s'est élevé contre les idées que je propose, par la difficulté d'en comprendre l'exécution. Comment un peuple peut-il suffire à des soins si pénibles, a-t-on dit? Et dans l'étroite vallée du Nil, où placer tant de générations d'hommes et d'animaux?

De ces deux objections, la première tombe. L'Égyptien a pu faire apparemment ce qu'il a fait, puisqu'il l'a fait.

Quant à la seconde, c'est sur les lieux qu'il faut chercher la réponse.

Remontez le Nil ; suivez des yeux la double chaîne qui, des pyramides de Gizeh et du Mokatam qui domine le Caire, se prolonge jusqu'à Philæ pour se continuer encore. A chaque pas vous verrez cette double chaîne percée, criblée d'ouvertures qui servent d'entrée à des milliers de grottes sépulcrales. Il est de ces ouvertures que l'on ne voit pas : elles sont sur le plateau, elles sont sur le revers des deux chaînes. Interrogez Éléphantine, Edfou, Esné, Thèbes, l'inépuisable Thèbes, où des milliers de serpents, de crocodiles et de singes dorment à côté des rois ; interrogez Abydos, Syout, Samoun, patrie des hommes, des chiens,

des crocodiles, momifiés ; arrêtez-vous à Touneh el Gebel, au-delà d'Hermopolis, au pied de la chaîne lybique ; descendez sous ce sable entremêlé de cailloux étincelants : vous parcourrez, le flambeau à la main, des rues souterraines, larges, élevées, taillées au ciseau, d'une longueur inconnue (*g*), et bordées de niches et de chambres latérales. Chaque niche est occupée par un tombeau de pierre où dorment des singes ; chaque chambre est remplie de grands pots de terre cuite scellés en plâtre où sont renfermés par millions des ibis et des œufs d'ibis. Venez à Antinoé, où des myriades d'ibis sont sous le sable, à fleur de terre,

à Beni Haçan, où Champollion a vu plusieurs milliers de toises de chats embaumés, les uns simplement, les autres avec magnificence ; à Achmin, où une montagne est remplie d'oiseaux ; et pour ne point parler de l'immense dépôt de Charouna, et de vingt autres dépôts où reposent, comme à Syout, des chiens, des ours, des chacals, parcourez le champ sablonneux qui touche au labyrinthe, et où Arsinoé envoyait ses momies d'hommes et de crocodiles ; enfin, montez sur le sommet de la grande pyramide ; jetez les yeux sur la plaine qui s'étend à ses pieds, au nord, à l'occident, au midi ; écoutez l'Arabe qui vous montre de

la main cette vaste étendue, et qui vous dit : « Tout cela est momie. » Or, cette plaine a près de sept lieues dans tous les sens : elle offre une surface de quarante-cinq à cinquante lieues carrées, presque partout hérissée d'ossements humains blanchis, comme on en voit à Thèbes et à Abydos. Elle renferme dans son sein des étages superposés, dont les plus bas ont de soixante à quatre-vingts pieds de profondeur; si bas, que l'humidité du Nil y pénètre. Quel réceptacle d'animaux de toutes les classes! depuis les sauterelles jusqu'à l'homme! l'homme qui, soit vivant, soit mort, tient si peu de place sur la terre! Des

appartements d'une grandeur démesurée y sont occupés, ici par des chats ou des ibis, là par des rats ou des caméléons, plus loin par d'énormes quantités de bœufs. Et quelle étonnante profusion d'enveloppes! Une momie a autour d'elle jusqu'à mille aunes de toile, ou de lin, ou de coton, entremêlées de serge de soie. D'où venait cette soie (*h*)?

§ VIII.

VARIÉTÉS, SUCCESSIONS DES MOMIES SELON LES LIEUX.

Mais que sont mes paroles après celles d'Abdallatif et de tant de voya-

geurs qui ont eu le loisir d'étudier l'Égypte ! Et que sont tous les objets connus en comparaison de ceux qui ne le sont pas? L'Égypte sondée, fouillée, spoliée depuis plus de douze siècles par des mains barbares et rapaces, l'Égypte, à certains égards, est à peine effleurée, comme elle l'est à peine dans ce qu'elle a eu d'intellectuel. Il y reste à découvrir cent fois plus qu'on n'a découvert; et s'il m'était donné d'y refaire un voyage, j'espère que je justifierais, au moins en partie, ces paroles. J'aurais soin surtout d'exploiter cette grotte de Samoun, vaste musée où repose toute l'histoire naturelle de l'ancienne Égypte. Je n'ajouterai

qu'un mot. En Égypte, de Syène à Alexandrie, on trouve partout des momies d'hommes. Quant aux momies d'animaux, de Syène à Thèbes, on ne voit guère dans les catacombes que des momies de poissons. A Thèbes, avec les momies de quelques espèces domestiques, viennent celles des singes, des crocodiles, des serpents; plus bas, vers Syout et Samoun, viennent les chiens, les chacals, les loups, les grands crocodiles, et ce singulier mélange de petits crocodiles, d'œufs de crocodiles, de serpents, de lézards, de grenouilles et d'hirondelles; plus bas encore, les singes et les ibis avec leurs œufs; ainsi

de suite jusqu'à Memphis, jusqu'au-delà des Pyramides, où abondent les animaux dont l'existence est liée à l'existence des grandes villes et à la culture des terres. Cette distribution a-t-elle été fortuite? a-t-elle été réglée par quelques lois de police? ou bien marquerait-elle quelles sont les espèces dont l'homme s'emparait tout d'abord; quelles sont celles qui fuyaient devant sa face, et sur lesquelles il finissait par mettre la main, à mesure qu'il envahissait la vallée du Nil? La succession de ces dépôts correspond-elle aux progrès que faisait l'homme? et leur histoire serait-elle en partie celle de l'ancienne Égypte?

§ IX.

CONCLUSIONS.

Quoi qu'il en soit, il n'est point d'esprit sensé, qui, embrassant d'une seule vue tout ce grand ensemble de règles touchant l'éducation, le régime, les exercices, les vêtements, la circoncision, la propreté, et touchant surtout cette admirable économie des sépultures, n'en tire la conviction que nulle part sous le ciel n'a existé de système d'hygiène particulière ou publique mieux ordonné, plus étendu, plus complet, plus hardi, qu'en Égypte. Quelle pré-

voyance ! Que de travaux ! que d'efforts ! mais aussi quels résultats ? Supposez en effet que cette masse énorme de matière animale que l'on voit encore aujourd'hui, malgré le déchet opéré par les siècles, ait été comme incorporée avec le sol habité, quelle masse de venin ! quelle terre dangereuse ! Et concevez, s'il se peut, qu'après que le fleuve, qu'après que le soleil auront pénétré cette boue empoisonnée, l'un de ses eaux, l'autre de sa chaleur, l'homme y puisse respirer un instant, sans en recevoir mille germes dangereux ! surtout avec l'excessive population de ces temps reculés ! population qui, dans ses monu-

ments, a laissé d'elle-même une idée si extraordinaire! Prétendre maintenant qu'un système si vaste, si beau, si cohérent dans toutes ses parties, n'a été enfanté, n'a été suivi que par un fanatisme ignorant, et qu'un peuple qui avait tant de sagesse dans ses actions n'en avait pas dans ses idées, quelle invraisemblance! et quelle témérité!

§ X.

MALADIES ENDÉMIQUES. ABSENCE DE LA PESTE.

Ce qu'on ne saurait nier du moins, c'est que, quelle qu'ait été la fortune

de l'Égypte, fermée à l'étranger, sous ses rois; ouverte à tous les peuples et à toutes les richesses de l'univers, sous les Grecs et sous les Romains; indépendante ou soumise, tant qu'a persisté ce bel ordre intérieur, c'est-à-dire pendant une période de plus de trois mille années, l'Égypte a été, comme le dit Hérodote, une des contrées les plus saines de la terre. Deux maladies seulement, liées à des conditions ou de climat, ou de régime, ou de localité, que l'on ne déterminera jamais, l'éléphantiase et l'ophthalmie, en affligeaient les habitants: bornées sans doute, atténuées, prévenues par de

légers remèdes employés chaque mois sur les organes digestifs.

Quant à la peste qui la désole aujourd'hui, l'Égypte ne la connaissait pas. Consultez les autorités originales; vérifiez, comme je pense l'avoir fait, les citations et les commentaires, nulle trace évidente de ce fléau ne s'offre à vous dans ces recherches; et certes, si dans ces premiers temps la peste eût existé; si elle eût déployé l'activité qui la distingue, quels ravages dans ces grandes populations! quels dangers pour les populations voisines! et plus tard, lorsque les nations, courbées sous le même joug, travaillaient

pour les mêmes maîtres, lorsque les soies et les étoffes de l'Inde, les vêtements, les ceintures, tous les tissus fabriqués en Égypte, traversaient la Méditerranée pour se répandre dans la capitale du monde, et jusqu'aux extrémités de l'empire, à Marseille et Cadix, quel mélange, quel rapprochement parmi les hommes! et pour la peste, quels moyen de propagation! quelles calamités! quels désastres! L'histoire effrayée n'en eût-elle pas recueilli le souvenir pour le transmettre à la postérité? Elle se tait au contraire, et j'en conclus hardiment que la peste n'existait pas en Égypte. Je dis plus: rien ne prouve qu'alors elle existât

quelque autre part; autrement, elle eût laissé comme aujourd'hui dans la mémoire des impressions profondes et ineffaçables, elle eût tenu les peuples dans les mêmes craintes; elle eût imposé les mêmes gênes et suscité les mêmes débats.

A la vérité, le nom de peste figure souvent dans le Pentateuque, dans l'Histoire des Rois et dans les Prophètes; mais à quelle maladie rattacher ce terme? C'est ce qu'il n'est plus possible de dire, faute de description : et si de l'Écriture on passe aux livres de l'antiquité grecque et romaine, que rencontre-t-on? ce même terme, pris dans un sens tantôt direct, tantôt mé-

taphorique; ici, dénué de tout détail; là, accompagné d'épithètes équivoques, de circonstances douteuses ou contradictoires : sorte d'ébauche ou de fragments épars dont on ne saurait former une image vraie de la peste que nous connaissons; et quand les écrivains appuient le pinceau, pour ainsi dire; quand ils prennent à tâche de peindre ces grandes infortunes de peste, qui ont comme balayé la terre, quelle que soit la fidélité de leurs tableaux, ils ne portent point l'empreinte de la peste; ils n'en offrent point les traits essentiels et caractéristiques. Un examen attentif n'y découvre que les traits du typhus; de ce typhus des

vaisseaux, des hôpitaux, des prisons, qui se formait alors comme aujourd'hui dans les grandes expéditions militaires, et dans les villes assiégées.

C'est à ce genre d'affection que les médecins les plus expérimentés, parmi les modernes, Monro, Pringle, Stoll, rapportent la plus célèbre de ces prétendues pestes, celle d'Athènes, décrite par Thucydide, et chantée par Lucrèce; peste si différente de la peste d'Orient, au sentiment du grand Haller et du chancelier Ranchin, que les assimiler l'une à l'autre serait tomber dans une étrange confusion. Quant à l'origine de cette peste d'Athènes, on peut mettre en doute, avec Susius,

qu'elle fût venue d'Ethiopie, à travers l'Égypte, jusque dans l'Archipel. Thucydide ne rapporte cette particularité que comme un bruit populaire; Galien ne l'admet qu'avec réserve; Diodore et Plutarque sont plus positifs. Ils attribuent la peste d'Athènes à l'entassement des hommes et des animaux dont les calamités de la guerre avaient encombré la ville. On en fit un reproche public à Périclès.

En second lieu, sous le nom d'Étiopie, les anciens comprenaient des contrées fort différentes l'une de l'autre. Celle qui touche à l'Égypte n'a produit et ne produira jamais aucune peste. Les localités sont trop salubres

et la population trop restreinte. La haute Éthiopie est trop pluvieuse, trop boisée, trop inégale, et jamais pays inégal n'engendrera la peste. Aussi, j'ose le déclarer sur la foi d'un homme profondément versé dans l'histoire de l'Orient, M. Étienne Quatremère, il est sans exemple que jamais peste ait pris naissance en Éthiopie; à moins que de tout temps on n'en ait vu descendre la singulière fièvre dont nous avons nous-même traité quelque reste dans le voisinage d'Ombos; maladie qui réunit en soi le double caractère de la fièvre intermittente pernicieuse et du typhus contagieux, et qui, partant du Sennaar où elle se

forme (*i*), marche sur les pas des caravanes, s'introduit avec elles dans l'intérieur de l'Égypte, et s'y répand depuis les Cataractes jusqu'au Caire.

Un Typhus de cette nature, né en Éthiopie du temps de Périclès, aurait-il traversé l'Égypte, envahi les États du grand roi et les îles de la Grèce, et pénétré dans l'Attique par le Pyrée? Possibilité que Galien propose, mais qui ne change rien à cette vérité capitale; savoir, que la peste d'Athènes n'a point été la peste d'Orient. Ce qu'il est permis de rappeler, c'est que l'Éthiopie avait donné des rois à l'Égypte; que ces deux pays ne sont jamais restés étrangers l'un à l'au-

tre (*k*) ; qu'à l'époque de la guerre du Péloponèse, l'Égypte était sous l'odieuse domination des Perses ; qu'elle songeait à secouer le joug, et qu'elle entretenait des liaisons avec Athènes ; car Athènes ne tarda point à se liguer avec l'Égypte, pour la soutenir dans sa révolte contre le grand roi. Je reprends mon sujet.

§ XI.

PREMIÈRE APPARITION DE LA PESTE.

On peut donc considérer la peste d'Orient comme une maladie nouvelle.

Ce fut en 542 de l'ère chrétienne, il y a aujourd'hui 1289 ans, qu'elle parut pour la première fois dans le monde, et cette première apparition fut terrible. Elle commença, comme elle fait encore aujourd'hui, dans la Basse-Égypte, et attaqua d'abord la ville de Péluse. De là elle s'étendit, comme un vaste réseau, d'un côté sur le reste de l'Égypte et sur Alexandrie, de l'autre sur la Palestine qui touche à l'Égypte; après quoi, marchant toujours et par intervalles réguliers de temps et de lieux, elle s'ouvrit toutes les contrées de la terre, et les couvrit de funérailles depuis la Perse jusqu'à l'Atlantique. Pas d'île, pas de caverne,

pas de sommité habitée qu'elle ne visitât, dit Procope; pas d'âge, de sexe, de profession, de tempérament, d'habitude, de saison qui l'arrêtât. Si dans le cours de ses ravages un petit coin de terre lui était échappé, elle y revenait avec la même fureur, et y laissait les mêmes meurtres.

Au printemps de la seconde année, elle entra dans Byzance, et finit par y tuer par jour dix mille victimes. Elle se montra plus tard dans la Ligurie, les Gaules, l'Espagne; c'est de l'Espagne qu'elle fut portée à Marseille par un navire infecté. On la vit ensuite reparaître en Orient. Partout elle déploya ses variétés bizarres, ses

anomalies insidieuses; partout elle frappa les esprits par la nouveauté de ses caractères, l'étendue et la rapidité de ses coups. C'est alors que s'introduisirent dans le langage médical ces expressions de *lues*, de *clades inguinaria*, de *morbus inguinarius;* expressions tirées du symptôme qui la spécifie, et si souvent répétées dans Grégoire de Tours, témoin oculaire, dans Paul Diacre, continuateur d'Eutrope, et dans les livres d'Aimoin, historien du dixième siècle. Enfin, ce grand fléau s'évanouit, après avoir désolé la terre pendant cinquante-deux ans, avec une férocité qu'aucune maladie n'avait égalée jusque là.

§ XII.

MARCHE DE CETTE PESTE. PAR QUELLES VOIES ELLE SE PROPAGE.

Dans sa marche progressive à travers tous les peuples, cette première de toutes les pestes connues semble avoir déployé le caractère des maladies transmissibles. Ce caractère serait même établi sans réplique par cette remarque d'Évagrius, qu'après s'être approché des malades, un homme donnait la peste sans la contracter. D'un autre côté, selon les paroles de Procope, jamais cette peste n'éclatait d'elle-même dans l'intérieur des con-

tinents. Elle se montrait d'abord dans les ports de mer, d'où elle s'étendait de proche en proche jusqu'aux habitations les plus éloignées, quel qu'en fût le nombre et la situation.

Pour comprendre comment elle put se communiquer ainsi d'une contrée à l'autre, il suffira de considérer quels étaient à cette époque les rapports qui liaient entre eux les différents peuples du globe. Or, durant cette période de cinquante-deux années, il y eut un moment où Bélisaire faisait la guerre en Italie contre les Goths. Il reçut des renforts de Constantinople : avec eux vint la peste, laquelle passa rapidement jusqu'aux ennemis.

D'autres barbares, les Huns, dispersés dans l'Italie, ne furent pas épargnés. A l'égard des villes maritimes, en Grèce, en Italie, en Espagne, en France (car la France s'élevait alors au milieu des nations; elle était maîtresse de Marseille et de toute la Provence; elle faisait la guerre à l'Italie avec ses troupes, au Danemarck avec ses flottes) : toutes ces villes, dis-je, étaient liées entre elles, et l'étaient encore avec l'Égypte, non seulement par un commerce très étendu, mais encore par le genre de trafic le plus propre à propager la peste.

Outre les soieries que l'Europe recevait des fabriques de Byzance, d'A-

thènes, de Thèbes, de Corinthe, elle en tirait encore de l'Asie par la voie de l'Égypte; et l'Égypte y joignait le lin, le chanvre, le coton, expédiés bruts de ses ports; elle y joignait les tentures d'Alexandrie, les riches tissus de Tennis, les tapis brochés, les robes brodées d'or, les voiles précieux de Bahnésa, les ceintures, les vêtements d'Arsinoé, les fines étoffes d'Akmin ou de Panopolis : restes encore admirables d'une industrie qu'on ne voit plus en Égypte, et qui allait s'éteindre dans les adversités de la guerre et les horreurs de la servitude. Elle y joignait enfin le papier de Dekhélié, dernier objet dont la France consommait

alors des quantités excessives. Du temps de Pline, on voyait en Lycie des lettres écrites au siége de Troye par Sarpédon : elles étaient en papier d'Égypte; on peut voir aujourd'hui dans nos bibliothèques des chartes de nos premiers rois, écrites sur ce même papier.

C'est donc ainsi que la première peste se répandit par les voies de la guerre et du commerce. Tout ce grand commerce ouvert, ou plutôt favorisé par les négociations de Justinien avec les rois Francs de la première race, fut la source de cet éclat de richesse que l'on vit briller soixante ans plus tard à la cour du roi Dagobert; ma-

gnificence qui aujourd'hui nous paraît fabuleuse, et qui sous Charlemagne s'était déjà éclipsée. C'est que tout s'anéantissait dans le feu des discordes et des révolutions; c'est que l'Orient avait changé de maître; c'est que, déchiré par des mains fanatiques, il avait rompu avec l'Occident, rupture malheureuse et salutaire tout ensemble, qui fermait l'Europe et à l'opulence et à la peste.

Ainsi, de 542 à 600, on avait compté dix pestes, ou si l'on veut, dix reproductions de la même peste primitive : on n'en compte qu'une seule en Europe dans les trois siècles suivants, siècles de confusion, de ténèbres, de

misères, pendant lesquels néanmoins Venise sortit de son obscurité.

Au début du dixième siècle, elle eut des rapports de commerce avec l'Égypte, et presque aussitôt elle eut la peste. Celle de 904 fut affreuse; elle renoua les calamités de 542; et dans les siècles suivants, à mesure que Venise, à mesure que les autres États européens multiplièrent leurs relations avec le Levant, on vit le fléau se multiplier avec elles, par les caravanes, les flottes, les armées; les armées, dis-je, surtout depuis que, l'Égypte étant sous le joug des Turcs, une pensée de guerre conçue à Constantinople, et même au fond de la Russie,

enlève à l'Egypte une partie de sa population.

Les Arabes, extraits par Casiri, comptent jusqu'à ce jour trente-trois grandes pestes. Les registres de l'Europe en comptent des centaines, primitives, secondaires, universelles, locales, sous-divisées à l'infini, objet de terreur pour les peuples, d'étonnement et de désespoir pour les médecins.

Enfin, ce fléau ne s'est borné sur l'Europe que depuis qu'on sait s'en défendre par des mesûres qui sont encore aujourd'hui l'unique sauvegarde de la Russie; mais le mal s'est arrêté sans s'éteindre, l'Europe le

reçoit du Levant, le Levant le reçoit de l'Égypte. C'est en Égypte, je le déclare avec Montesquieu, qu'est la source principale; et, je tranche le mot, c'est là qu'est l'unique soûrce de la peste. C'est un volcan qui, allumé du temps de Justinien, jette consitinuellement des étincelles, et menace de faire explosion.

§ XIII.

ÉGYPTE NOUVELLE. COMPARAISON AVEC L'ANCIENNE.

Voilà donc une Égypte toute nouvelle et toute différente de l'ancienne. L'ancienne était une terre de prospé-

rité pour l'homme, la nouvelle est pour l'homme une terre de ruine et de malédiction. Quoi donc! les éléments se sont-ils détériorés en Égypte? La nature y est-elle devenue marâtre? Non. La nature est la même : c'est le même éclat et la même sérénité dans le ciel; c'est la même pureté dans l'air et dans les eaux du fleuve; ces eaux ne sont pas moins abondantes, la terre qui les reçoit s'imprègne de la même vie et de la même fécondité ; une richesse inépuisable y est encore le prix de quelques heures de travail. L'homme seul a changé. Il a banni l'antique sagesse, il y a substitué des usages pernicieux, il a conspiré contre lui-

même. Où sont ces lumières vantées par Diodore? Où est cette propreté vigilante? Où est cet art de conduire les dociles eaux du fleuve, de les répandre et de les retirer à souhait pour fertiliser la terre? Qu'est devenue cette hygiène attentive, scrupuleuse, éclairée? Et cette étonnante police des sépultures, et ce soin prodigieux de préserver le sol de tout mélange avec des matières putrescibles?

Je n'anticiperai point sur le tableau que je vous dois de l'Egypte moderne. Je dirai seulement qu'à l'époque où le christianisme y fut introduit, ce nouveau culte rencontra de grands obstacles dans les opiniâtres préjugés

de l'ancien; et durant les quatre premiers siècles de l'Église, les anciennes pratiques furent maintenues; mais la croix montée sur le trône, les obstacles tombèrent, et avec eux, l'usage des embaumements. Dans l'année 356, saint Antoine mourant le proscrivait comme un sacrilége; et telle fut l'efficacité de ses paroles, dit son historien saint Athanase, qu'elles changèrent la disposition des esprits.

En moins de deux siècles une coutume nouvelle prévalut sur l'ancienne. Ce qu'un zèle inconsidéré faisait faire depuis long-temps à Rome, à Constantinople, et dans les autres villes principales, malgré les défenses

réitérées des empereurs, on le fit en Egypte. Les corps des martyrs et ceux des fidèles furent enterrés dans l'intérieur des églises et des monastères; dans l'enceinte et aux portes des villes; dans les maisons particulières, comme le font encore les Coptes d'aujourd'hui; enfin dans les environs des villages, et toujours à une petite profondeur, afin de préserver ces corps des atteintes du fleuve; en un mot, tout le système des sépultures fut renversé; on cessa d'embaumer les animaux et les hommes, leurs restes corrompus firent désormais partie du sol habité; et c'est ainsi que, de la plus dangereuse

des innovations, est venue dans le monde la plus dangereuse des maladies.

§ XIV.

CAUSE DE LA PESTE.

La première fois que ces deux faits se sont présentés ensemble à mon esprit, je n'osai croire d'abord que l'un fût la conséquence de l'autre, et je voulus savoir si, liés comme ils le sont par les traditions historiques, ils le seraient encore par la nature : en d'autres termes, je cherchai

quelles sont, d'après une expérience universelle, les causes génératrices de la peste et de toutes les maladies similaires.

A cet égard, consultez vos propres souvenirs ; écoutez vos plus illustres prédécesseurs. Un témoignage univoque vous répond que la chaleur humide et les vapeurs qui s'élèvent des marais où des débris de végétaux et d'insectes sont livrés à la pourriture, produisent les fièvres pernicieuses ; que la mauvaise qualité du régime, l'impression du froid et de l'humidité, des fatigues excessives, des peines morales, l'entassement des hommes dans des lieux étroits où ils respirent

sans cesse un air chargé de leurs émanations réciproques, produisent le redoutable typhus des hôpitaux, des prisons, des armées ; et qu'enfin ce n'est que l'infection des cadavres qui fait pénétrer dans l'économie vivante des poisons assez subtils et assez énergiques, ou pour tuer sur-le-champ, ou pour développer, soit des fièvres pestilentielles, soit la peste elle-même ; la peste, c'est-à-dire une maladie qui se distingue de toutes les autres par ses caractères propres, les charbons et les bubons, de même qu'elle l'emporte sur toutes les autres par la rapidité de sa marche et l'extrême danger de ses attaques.

Or, cette infection des cadavres, surtout celle des cadavres humains, comme le dit Ambroise Paré, cette cause de peste, matérielle, palpable, est d'un effet si bien constaté, qu'elle dispense de recourir à toute autre : car dans une telle évidence, et avec la philosophie de nos jours, comment faire jouer ici l'influence des astres, la secrète action de certains vents, et les incompréhensibles, les inexplicables, les chimériques altérations de l'atmosphère et du sol ?

On objecte qu'après de grandes batailles, après de grands meurtres d'hommes et d'animaux, dont les corps se sont détruits à l'air libre ;

qu'après des remuements de terres où pourrissaient des cadavres, on n'en a vu sortir ni peste ni maladie analogue. Je l'avoue. En revanche, je défie de citer un seul exemple de peste primitive, qui ne soit née de l'un ou de l'autre de ces dangereux préliminaires. La cause peut avoir lieu sans produire son effet naturel; mais l'effet produit attestera toujours la préexistence de la cause. En un mot, on a vu de la pourriture sans que la peste ait suivi; mais on n'a jamais vu de peste sans que la pourriture ait précédé; autrement, la peste serait un effet sans cause; et dans l'ordre de choses où nous sommes, la peste n'a

et ne saurait avoir d'autre cause que celle-là.

Du reste, sur les produits de cette décomposition putride, que nos lumières sont bornées! Peut-être n'est-il pas deux espèces dans les animaux, deux animaux dans la même espèce, deux parties dans le même animal, qui, toutes choses égales d'ailleurs, se décomposent de la même manière, et donnent exactement les mêmes produits. Les conditions originelles de l'organisation, l'âge, la nourriture, les maladies, l'accès ou l'exclusion de l'air, les degrés si diversement associés entre eux de la chaleur, de l'humidité, de la pression; les diverses

qualités des terres où l'objet qui se décompose est enseveli; toutes ces données, toutes ces causes font prodigieusement varier la nature de ces produits; et c'est à la faveur de ces variétés sans limites, que l'on peut comprendre comment, de la décomposition des corps, partielle, générale, ralentie, précipitée, naissent des émanations indifférentes, pernicieuses, mortelles; comment, lorsqu'une mauvaise police peuplait de cadavres l'intérieur de nos villes et de nos églises, après une épidémie meurtrière, des années s'écoulaient sans accidents manifestes; comment un abus tolérable dans les contrées du Nord,

ne saurait l'être dans les contrées du Midi, et comment enfin la faute commise à Rome et à Constantinople ne fit éclore aucune maladie nouvelle, tandis qu'en Egypte cette même faute tira du néant la plus redoutable des calamités.

§ XV.

CARACTÈRES, DANGER, DESTRUCTION DE LA PESTE.

A cette première vue de mon esprit, s'en joignit bientôt une seconde, tirée d'un des principaux caractères de la peste. Si, formée en Egypte, cette

maladie n'en sortait jamais, c'est uniquement à l'Egypte qu'il importerait de la détruire, et l'Europe ne prendrait à cette destruction qu'un intérêt éloigné. Mais, à moins qu'on ne veuille, de gaieté de cœur, renverser es fondements de la croyance humaine, rejeter les témoignages de l'histoire, contester avec le bon sens des peuples, et substituer de simples négations à leur expérience, on est forcé de reconnaître que la peste, endémique en Egypte, ne devient épidémique en Europe, au-delà des mers, dans la profondrur des continents, et sous les latitudes les plus élevées, que parce qu'elle est quelquefois

transmissible, que parce qu'elle est quelquefois contagieuse. Je dis quelquefois. Soutenir contre les faits, qu'elle l'est toujours; soutenir contre le cri des nations, qu'elle ne l'est jamais : deux exagérations répréhensibles; mais la seconde plus aveugle et plus dangereuse que la première; car lorsque la peste court ainsi d'un peuple à un autre, rapide, impétueuse, avide de meurtres et de ruines, c'est un feu que rien n'arrête, et qu'aucun art ne peut maîtriser. L'étouffer dans son foyer, l'éteindre pour jamais, serait donc servir tout le genre humain. Cela posé, que reste-t-il à faire? Chercher si les causes de la peste sont détermi-

minables et destructibles ; et si elles le sont, marcher droit à cette destruction; y marcher sans relâche, et par toutes les voies praticables. Tel est le problème dont je me proposais la solution. Pour la préparer, il fallait observer sur place ; il fallait faire un voyage ; j'en sollicitai la permission : on me l'accorda. Nous partîmes.

§. XVI.

COMMISSION NOMMÉE.

La commission que j'avais l'honneur de présider, était composée de MM.

Dumont, Lagasquis, Guilhon, Darcet, et de M. Bosc, qui avait le titre de secrétaire. Dès ce moment, et j'en avertis une fois pour toutes, ce n'est plus en mon nom que je parle, c'est au nom de toute la commission. Ce sont en effet les résultats de nos communes observations que vous allez entendre.

Dans notre rapide course, après avoir parcouru presque toute l'Egypte, y compris l'entrée de la Nubie, deux Oasis, le Fayoum, les lacs Natrum et e lac Menzaleh, nous avons visité une grande partie de la Palestine et de la Syrie, touché à l'île de Chypre, vu l'Asie mineure, la capitale de l'empire

Ottoman, et quelques provinces de la Grèce. Durant ce long trajet, les membres de la commission, réunis ou séparés, ont recueilli des notes sur un grand nombre d'objets médicaux; sur la température et l'humidité des climats; sur le régime et les maladies des peuples; spécialement sur l'éléphantiasis, la lèpre, le bouton d'Alep, le choléra de l'Inde, le chap-chap du Sennar, l'ophthalmie d'Égypte, les fièvres intermittentes et la gale du Fayoum: derniers objets qui sont réservés avec quelques autres pour un travail séparé. Ici, je ne dois vous entretenir que de l'objet qui était pour nous l'objet principal, je veux dire la peste d'Orient.

Le moment est donc venu d'exposer l'état actuel de l'Égypte, d'examiner si l'Égypte renferme dans son sein les causes génératrices de la peste ; si ces causes sont universelles ou locales, naturelles ou accidentelles ; si la peste présente en Égypte les caractères d'une maladie endémique ; si elle revêt quelquefois ceux d'une maladie contagieuse ; après quoi, nous chercherons si les causes de la peste sont destructibles ; et, dans le cas de l'affirmative, quels moyens l'on aurait à prendre pour les détruire en effet, et par conséquent pour détruire la peste elle-même ; enfin, s'il suffirait de l'anéantir en Égypte pour l'anéantir partout, et en délivrer à jamais le genre humain.

§ XVII.

ÉTAT PHYSIQUE DE L'ÉGYPTE.

Jetons d'abord les yeux sur l'état physique du pays. Tout Européen qui mettra le pied en Égypte pendant la saison favorable sera frappé de la constante sérénité du ciel. Il sentira dans l'air cette pureté que l'on rencontre toujours dans le voisinage des eaux vives. S'il voyage sur le Nil, il sera charmé, non de la couleur toujours louche, mais de la saveur franche de l'eau du fleuve; et s'il visite à droite et à gauche les plaines cultivées, il sera saisi à l'aspect de cette terre riante de

verdure et couverte de richesses, destinées, les unes à nourrir l'homme, les autres à le vêtir. Tout ce grand paysage, ombragé de dattiers, d'orangers, de citronniers, de jasmins, de tamarins, de saules, d'acacias, de sycomores, et sillonné de canaux et de digues qui rompent sans cesse la direction des chemins; tout ce paysage va s'appuyer sur les sables du désert, aux pieds de cette double chaîne qui, à l'orient et à l'occident, le clôt comme une double muraille.

C'est surtout au sommet du Mokattam que l'on peut embrasser d'un regard ce grand ensemble d'objets, et pour ainsi dire toute la physionomie

de l'Égypte; et ces fertiles campagnes qui s'étendent en s'élargissant du sud vers le nord; et ces plaines de sable enflammé qui semblent fuir dans l'horizon; et cette longue file de pyramides chargées de siècles, masses légères qui semblent nager dans l'espace; et ce rempart ondulé de la chaîne libique, dont la crête inégale se dessine sur l'azur du ciel; et ce grand ciel inondé de lumière; et dans le fond de la vallée, dans le centre de cette terre peuplée de tant de souvenirs, ce même Nil où se sont désaltérées les armées de Sésostris, d'Alexandre, de César, de Bonaparte; ce rendez-vous de toutes les gloires du monde; ce

même fleuve qui, plein de majesté dans son lit sinueux, déploie lentement ses eaux étincelantes de tous les feux du soleil. Tout est ravissant dans cet immense Eden, tout, excepté les œuvres de l'homme, excepté les animaux qui le servent, excepté l'homme lui-même.

Quel contraste entre la magnificence des dons de la nature et l'indigne usage qu'en fait sa créature favorite ! Ah ! si jamais l'Égypte était possédée, cultivée, embellie par un peuple digne d'elle ! si jamais d'habiles, de laborieuses mains lui rendaient son antique splendeur, quel séjour d'opulence et de félicité ! Et qu'il est aisé de com-

prendre que dans les premiers âges, cette heureuse contrée se soit comme enveloppée dans sa fortune, et que pendant des siècles elle en ait dérobé le secret à l'œil jaloux des nations! C'est que ce précepte moral: « Cache ta vie, » importe au bonheur des peuples autant peut-être qu'à celui des individus; car si l'on apprenait aujourd'hui que dans le cœur de la Nouvelle-Hollande il existe un peuple innocent, industrieux et riche, avec quelle soif d'avarice et de curiosité les peuples d'Europe se feraient jour jusqu'à lui pour lui arracher son territoire, sa paix, sa liberté, ses richesses!

Telle est donc l'impression que pro-

duit sur l'esprit des voyageurs la première vue de l'Égypte ; et il faut l'avouer, quels que soient les inconvénients du climat, tels que la fraîcheur et l'humidité des nuits, les variations de la température dans le jour, les pluies et les brouillards du Delta pendant l'hiver, les vives ardeurs et l'abondante poussière de l'été; même l'étrange action du Kamsin sur l'économie vivante, action sur laquelle je reviendrai dans un moment, rien ne balance, rien n'efface cette première impression qui domine toutes les autres, et subsiste toute la vie dans le souvenir.

L'Égypte, par elle-même, est donc

très salubre. La qualité saline de l'air et des eaux ajouteraient encore à cette salubrité, laquelle est assurée d'ailleurs par les perpétuels mouvements dont l'atmosphère est agitée, soit par les vents étésiens qui soufflent du nord, soit par la variable succession de tous les autres; car peut-être n'est-il pas un seul jour en Égypte où l'air soit absolument calme. Je ne parle point du débordement annuel du Nil, phénomène célébré par tant d'écrivains. Quoi de plus propre cependant à purifier et à fertiliser un pays qu'une épaisse couche d'eau vive et courante qui vient périodiquement en couvrir l'étendue et en pénétrer la terre! En

remplissant à la fois ces deux vues par l'inondation, ne semblerait-il pas que la nature ait voulu, dans ses œuvres, donner aux Égyptiens une leçon de cette sagesse profonde qu'ils ont manifestée dans les leurs, et qui fait servir le même moyen à plusieurs fins différentes?

§ XVIII.

MALADIES ENDÉMIQUES, L'OPHTHALMIE, LA DYSENTERIE, ETC.

Voilà ce que la nature a fait pour l'Égypte; et je m'arrête, pour faire sortir de là quelques conclusions mé-

dicales. Parmi les maladies qui règnent en Égypte, s'il en est qui tirent leur source de ces conditions naturelles, c'est la dysenterie, c'est l'ophthalmie : deux affections, dont la première menace les étrangers de préférence; tandis que la seconde est tellement familière aux indigènes, qu'il n'est village, bourg, ville, où l'on ne rencontre à chaque pas un borgne, un aveugle, des yeux actuellement rougis par l'inflammation, des yeux altérés, déformés, crevés par des inflammations antécédentes.

J'ajoute que, selon toute probabilité, l'ophthalmie d'Égypte n'est pas seulement occasionnée par les causes extérieures que je viens d'indiquer;

mais que des causes intérieures et profondes concourent à la produire ; spécialement les saburres que des aliments gras, glutineux, âcres, du lait aigre, du fromage salé, du poisson pourri, des herbes crues et indigestes, de l'huile de lin, etc., forment si aisément dans des estomacs affaiblis.

A l'égard de la maladie vénérienne, laquelle n'est pas moins répandue, et qui se glisse jusque dans les harems, il est visible que cette affection est étrangère à l'Égypte ; mais il est visible aussi qu'elle peut s'associer à toutes les autres, et principalement à l'ophthalmie, pour en aigrir les caractères, pour en aggraver les résultats.

A l'ophthalmie, à la dysenterie, qui sont permanentes, il faut joindre, comme liées à des causes extérieures, les éruptions, les efflorescences temporaires que provoquent dans toute l'Égypte, et le retour des chaleurs, et les premières eaux que l'inondation amène, et qui, lavant des terres depuis long-temps desséchées, en détachent des substances irritantes pour les dissoudre et les entraîner avec elles.

Je ne citerai point la lèpre, vice de nutrition produit sans doute par un vice de régime : ni la petite-vérole, maladie contemporaine, et presque sœur de la peste, qui n'est point née

du climat, que l'antiquité n'a point connue, et que je crois dépendre, comme la peste, de causes accidentelles, je ne dirai pas identiques, mais analogues, et désormais devenues stationnaires. Voilà pourquoi la petite-vérole est, comme la peste, endémique en Égypte.

Quant aux fièvres intermittentes du Fayoum, on comprend qu'elles naissent de la mauvaise distribution des eaux, lesquelles épanchées dans des bas fonds sans issue, croupissent sans utilité pour la terre, et s'évaporent chargées des débris putréfiés de végétaux et d'insectes. Partout, au contraire, où les eaux sont vives, quoique

abondantes, comme à Damiette, ville voisine de la mer, environnée de grands lacs, et baignée par le fleuve, ces fièvres sont à peu près inconnues, tandis qu'on y voit le scorbut et des affections rhumatismales.

§ XIX.

ÉTAT DES HABITANTS.

L'état que je viens de décrire est, je le répète, l'état naturel de l'Egypte, et l'on voit quelle influence un tel état exerce sur la santé des habitants. A l'égard des habitants eux-mêmes, si

vous ne considérez que la partie la plus active, la plus nombreuse et la plus importante de la population, quel aspect de misère et de souffrance! quelles physionomies sinistres et malheureuses! quelle malpropreté! quelle puanteur! Spectres demi-nus, à côté de la riche toison de leurs troupeaux, à côté du chanvre, du lin, du magnifique coton qui couvrent la terre; spectres livides, chancelants, affamés, à côté de leurs moissons abondantes! Dans le mois de janvier de l'année dernière, nous avons traversé, dans le Delta, plusieurs villages, où depuis quinze jours les malheureux fellahs se nourrissaient de feuilles de chardon,

ou d'un pain fait avec de la semence de coton et de la graine de lin dont on avait retiré l'huile : aliment sans substance, irritant, et qui, loin de ranimer les forces déjà épuisées par le travail, achève de les consumer par la douleur.

A quels maux, à quelles maladies cruelles ne préparent point une si mauvaise nourriture, une si dangereuse inanition ! Dans les derniers temps de notre séjour au Caire, la Haute-Egypte, Herment, Esné, Edfou, était, disait-on, ravagée par une épidémie qui n'avait pas d'autres causes. Ne vous étonnez pas, du reste, que des hommes si sales, si mal nourris,

si rudement éprouvés par le sel de l'air et la chaleur, appliqués sans relâche à remuer la terre, à creuser et à curer des canaux, dans lesquels ils se plongent pour en relever la fange avec les mains; ne vous étonnez pas qu'ils aient la peau durcie, crevassée, hérissée de boutons psoriques et de plaques dartreuses; que sur leur corps, dans leurs haillons, fourmille le plus dégoûtant de tous les insectes; et que, si, à vingt pieds de distance, une odeur de suie fétide vous annonce l'approche du fellah, ce même insecte qu'il semble lancer jusqu'à vous en retrace à tout moment le souvenir dans votre esprit.

§ XX.

HABITATIONS, ETC.

Ce malheureux porte pour ainsi dire sur sa personne l'image de l'habitation qu'il occupe ; c'est son habitation elle-même qui se traîne avec lui. Entrez dans un village du Delta ; est-ce là la retraite de votre semblable? est-ce là la demeure d'un être intelligent? Quelles rues étroites, inégales, tortueuses, infectées d'ordures et de tourbillons d'une poussière suffocante ! quelles maisons ! quelles cours ! ou plutôt quelles tanières affreuses ! construites de bouc et de

carcasses, petites, basses, obscures, humectées par les excréments du père, de la mère, des enfants, qui se nichent là pour la nuit, pêle-mêle avec les chiens, les brebis, les chèvres, et, quand l'espace le permet, avec les buffles, les chameaux et les vaches : en sorte qu'un si triste habitacle paraît plutôt fait pour la bête que pour l'homme.

Ces animaux eux-mêmes qui servent l'homme portent l'empreinte de son infortune et de sa misère; exténués comme lui par le travail, mal soutenus comme lui par la nourriture; maigres, efflanqués, rongés comme lui par des insectes, et comme lui ta-

chetés de cicatrices et d'ulcères. Aussi la mortalité de ces animaux est-elle effrayante. Je tiens de M. le docteur Hamont, très habile vétérinaire attaché au service du pacha, qu'annuellement il meurt dans le Delta près de quinze cents bêtes à cornes. Leurs cadavres se décomposent en plein air, dispersés çà et là, par groupes de vingt, de cinquante, de cent, autour des villages : les animaux carnassiers en font leur proie ; même les chiens domestiques, lesquels en apportent souvent au milieu de la famille des lambeaux putréfiés, pour les dévorer plus à l'aise.

Quelquefois l'animal expirant tombe

dans une de ces flaques d'eau que le Nil en se retirant laisse dans les bas-fonds de l'intérieur des terres ; avec le temps, cette eau se corrompt; elle devient noire et infecte ; et cependant, pour peu que le village soit éloigné du fleuve, c'est de cette eau que s'abreuvent les bestiaux et les habitants. Ici donc le Nil concourt à l'insalubrité ; mais il est visible qu'ici, comme dans le Fayoum, il n'y concourt que par la faute de l'homme; l'homme éviterait ces inconvénients, s'il ménageait mieux les niveaux et les pentes.

§ XXI.

SÉPULTURE : DANS LES VILLES, DANS LES VILLAGES.

J'achève sur ces tristes villages. Il n'en est pas un seul, je vais plus loin, il n'est pas de bourgs, pas de ville dans toute l'Egypte, si ce n'est peut-être Alexandrie et Rosette, qui, ses maisons et ses rues déjà remplies d'immondices, ne soit comme enterrée entre des montagnes de décombres, ou plutôt de fumier et d'ordures. Quelques unes de ces masses énormes sont creusées d'excavations profondes où pénètre et croupit l'eau du fleuve,

ou celle des canaux voisins, ou celle des pluies d'hiver. Enfin, l'Egypte, c'est-à-dire la contrée de la terre où il importerait le plus de régler, comme autrefois, la police des sépultures, l'Egypte est précisément le lieu du monde où cette police est, je ne dirai pas la plus négligée, mais encore la plus absolument inconnue. Qu'il me soit permis d'insister un moment sur ce point capital, en me bornant, comme je le dois, aux sépultures populaires.

Très généralement, en Egypte, ces sépultures sont superficielles. Dans la plupart des villages on les construit à fleur de terre, avec des briques et de

petites pierres liées ensemble par un peu de chaux ou de boue. On leur donne la forme de fours allongés, où les morts presque nus sont rangés comme des pains que l'on fait cuire. Dans quelques villages, au contraire, on creuse pour les morts des fosses profondes, au risque de les tenir plongés dans l'eau du Nil pendant quelques mois de l'année; tandis que dans d'autres villages, sur un premier rang de ces longs fours, on en élève un second, sur ce second un troisième, sur ce troisième un quatrième, ainsi de suite, de manière à faire prendre à l'ensemble la forme d'une pyramide assez élevée pour dépasser en hauteur

celle des maisons voisines. Ces pyramides ressemblent aux montagnes de cadavres que l'on voyait autrefois dans le voisinage de Tennis, et dont nous avons rencontré nous-même un exemplaire à Colossanah.

Chaque four, ou si l'on veut, chaque caveau a une ouverture libre, le plus souvent du côté de l'est.

A Alexandrie, au Caire, on fait un peu autrement. Dans une fosse de quinze à dix-huit pouces de profondeur, on étend un cadavre, la face tournée vers le levant; on le couvre d'une couche épaisse de quatre pouces, composée de pierrailles que l'on foule sous les pieds. Au-dessus de ces

pierres, on pose des dalles qui, s'appuyant l'une sur l'autre et sur le bord de la fosse, laissent entre elles et les petites pierres, un vide de cinq à six pouces. Quelquefois le corps n'est recouvert que d'un peu de sable.

Que résulte-t-il de ces faibles constructions? Les vents, la rosée, les pluies, la sécheresse même, les entament, les ouvrent, les décomposent; elles laissent échapper des émanations pernicieuses. Des millions de mouches y pénètrent pour sucer la sanie des cadavres, et la déposer ensuite sur les objets extérieurs, les aliments, les vêtements; pour l'inoculer sur le visage, les mains, les points de la

peau qui sont à découvert. On a vu des charbons, on a vu la peste succéder à ce genre d'inoculation. Malgré l'infection de l'air qu'on y respire, des femmes, des mères viennent prier à genoux ou prosternées pendant des heures entières sur ces tombes si mal closes; et la nuit, les hyènes, les chacals, les chiens, fouillent sous ce sable et ces pierres pour en arracher le cadavre et le déchirer.

Enfin, dans les débordements annuels, le Nil, épanché sur les terres du Delta, s'élève quelquefois jusqu'aux cimetières des villages, en détrempe, en fait crouler tout l'édifice, met à nu, déplace, fait flotter les cadavres.

Combien de fois nous-mêmes, sur les bords du fleuve, sous de minces couches de terre, au pied des arbres, à travers ces maçonneries dégradées, combien de fois n'avons-nous pas rencontré des squelettes encore recouverts de chairs corrompues et de lambeaux de linceul!

Je ne parlerai ni du nombre ni de l'étendue de ces étranges sépultures. On comprend qu'elles varient sous ce double rapport, selon que la population est plus ou moins forte. Je dirai seulement quelques paroles sur leur distribution. En général pour les villages, elles sont à l'entrée ou à la sortie, sur un, deux, trois emplace-

ments isolés. A l'égard des villes, il en est autrement. Pour la plupart, les cimetières en occupent l'intérieur. Nous en avons compté sept pour la Nouvelle-Alexandrie, et trente-cinq pour le Caire. De ces trente-cinq, dix sont en dehors; quelques uns s'appuient sur les portes mêmes. Les vingt-cinq autres sont dans l'intérieur de la ville; tous considérables; tous voisins et entremêlés d'habitations; tous superficiels ; tous accessibles aux pluies qui les détériorent, aux chiens qui les fouillent et les dépeuplent. L'inondation de 1829 a été excessive. Elle s'est répandue sur le grand cimetière de Boulac : elle en a

renversé les constructions, et découvert les cadavres ; et par l'une de ses extrémités, ce cimetière s'enfonce fort avant dans cette fraction de la capitale.

§ XXII.

LE HART-ZOUÉLÉ, QUARTIER DU CAIRE.

Mais que dirai-je de certains quartiers? Le 7 octobre 1829, j'allai visiter le Hart-Zouélé, habité par les Coptes. C'est un vaste quartier, composé de près de trois cents maisons, séparées, comme toutes les maisons du Caire et comme celles des villages, par des

rues sales, étroites, tortueuses, où l'air circule mal, et se sature d'émanations putrides. Dans la plupart de ces maisons, si ce n'est dans toutes, on a pratiqué au niveau du sol des caveaux de sépulture, en nombre variable. J'en ai compté jusqu'à huit dans la maison de la famille Galy, célèbre parmi les Coptes. Chacun de ces huit caveaux renferme de quatre-vingts à quatre-vingt-dix cadavres. Tous les deux ou trois mois, on ouvre tantôt l'un, tantôt l'autre, pour y faire entrer de nouveaux morts. Ces caveaux sont dans une cour, à l'air libre; mais j'en ai vu deux qui contenaient une trentaine de cadavres, et au-dessus

desquels habitait une famille, qui n'en était séparée que par un plancher. Sous l'escalier de cinq à six marches qui mène à cette demeure, on avait caché onze cadavres d'enfants.

J'étais conduit dans cette visite par un médecin grec, par un religieux arménien, et par mon excellent ami M. Dussap. Nous rencontrâmes l'enterreur du quartier : il nous fit entrer dans une maison à compartiments irréguliers où sont huit caveaux mortuaires. « Ici, disait l'enterreur, il y a » deux morts; là, quatre; là, cinq; là, » vingt; là et là, beaucoup. Dans cette » petite cour, sous vos pieds, ajouta-t- » il en m'adressant la parole, est une

» fosse qui renferme deux cent sept
» morts et que j'ai remuée tout récem-
» ment. — Mais lui dit M. Dussap,
» y a-t-il beaucoup de maisons qui
» aient des sépultures? — L'enterreur
» le regardant d'un air étonné, que
» demandez-vous là? répondit-il,
» toutes en sont pleines. » J'abrège ce triste récit (1). C'est là, c'est dans ce quartier, c'est dans le quartier juif, tout voisin, qu'un étranger peut se pénétrer de tout ce que la barbare ignorance d'un peuple peut rassembler d'affreux contre lui-même! Quelle

(1) Deux jours après, le 9 octobre, les autres membres de la commission visitèrent les mêmes lieux, et virent les mêmes choses.

étonnante saleté! quelle obscurité! quelle horrible puanteur! et quelle population cadavéreuse! Hommes, femmes, enfants, tous ont sur le visage la lividité de la mort. L'air que nous respirions nous donnait des maux de tête et des envies de vomir. Il brisait nos forces. En nous séparant, nous étions rendus de lassitude et de faiblesse.

Chose singulière! cet horrible usage est suivi même dans les couvents. Le patriarche des Arméniens était parti, il y avait quelques mois, du Caire pour Jérusalem. Un de ses évêques l'accompagnait. Ils s'arrêtèrent dans un couvent copte. On les mit pour la nuit

dans une chambre au-dessus d'un de ces caveaux. L'odeur des cadavres leur ôta le sommeil, ainsi qu'aux hommes de leur suite. Les Coptes du vieux Caire font comme ceux du Hart-Zoüélé. Les Grecs, les Francs, et surtout les catholiques, avec plus de lumières, ont la même insouciance. Autre faute. Un Arménien opulent a-t-il perdu sa femme? Il fait construire un tombeau, et y dépose le cadavre, mais après l'avoir orné de joyaux et de diamants; après l'avoir enveloppé de riches tissus, de soieries et de châles magnifiques. Un Arménien que j'ai connu avait ainsi mis autour de sa femme pour 15,000 fr. de valeurs. Un

homme est choisi pour veiller sur ce trésor, et c'est précisément cet homme qui s'en empare. Ces tissus pénétrés de miasmes sont enlevés, pliés, cachés, vendus, achetés, déployés. Le sont-ils toujours impunément? On me racontait à Mansourah que le lendemain de ses noces, et dans un temps de santé publique, une jeune femme du Caire bien portante fut tout-à-coup frappée de peste. Elle expira le troisième jour. D'où lui était venu ce poison mortel? et qui oserait dire qu'il n'était point caché dans quelques uns des présents qu'elle avait reçus?

A quel point on se joue en Égypte de tout ce qui est pourriture! A Alexan-

drie, j'ai vu des fosses établies sur la voûte des citernes. Au vieux Caire, un petit cimetière était rempli depuis quinze jours; pour faire place à de nouveaux cadavres, un homme s'avise d'en enlever les anciens, au nombre de soixante, et de les transporter dans le voisinage, sans que l'autorité en fût instruite, ou sans qu'elle en prît le moindre souci. Deux jours après ma visite au Hart-Zouélé, je communiquai les remarques que j'y avais faites à un vice-consul de France, lequel habite le Caire depuis plus de quarante ans. « J'ignorais, me dit-il, ces parti-
» cularités; mais ce que je puis vous
» garantir, c'est que lors de la révolte

» du Caire contre l'armée française,
» en octobre 1798, deux cent trente
» Français furent tués et enterrés avec
» leurs chevaux dans l'intérieur de la
» ville. On n'en retrouva aucun. Dans
» la peste de l'an IX, ou de 1801, on mit
» des sentinelles aux portes des maisons
» empestées; on brûla les effets des
» morts ; pour s'épargner ces gênes et
» ces pertes, les propriétaires cachaient
» leurs malades : et lorsqu'un pestiféré
» mourait, on l'enterrait dans la mai-
» son même. Qu'aujourd'hui la peste se
» déclare, et qu'on prenne les mêmes
» mesures, les gens du Caire en feront
» tout autant. »

§ XXIII.

PARTICULARITÉS SUR LE CAIRE.

Cet abus des sépultures domestiques s'observe même chez les Turcs ; et des hommes de cette nation fort versés dans les antiquités du Caire m'ont assuré plus d'une fois que la moitié de la ville actuelle a été bâtie sur des cimetières pleins de cadavres. Mais à ces causes d'insalubrité qui lui sont communes avec toute l'Égypte, le Caire en joint encore de particulières que nous ne devons point omettre. Nous ne parlerons point de ses rues sans pavé, étranglées, torses, brisées

sur elles-mêmes en zigzag, comme si elles avaient été tracées par un architecte ivre; rues ténébreuses, sépulcrales, sans issue pour la plupart, et formées par une double suite de mosquées, de palais, de maisons de belle apparence, mais irrégulières, sans symétrie, et entremêlées à chaque pas de masures et de ruines, retraite des chiens errants, séjour de pourriture, d'excréments de toute espèce, d'eaux croupissantes et fétides; nous ne parlerons point du Calidj, ou canal qui traverse la ville, long réceptacle des immondices qu'y versent les égouts et qui reçoit une fois l'année l'eau du fleuve; cette eau arrive là comme par-

tout, trouble et limoneuse, pour se mêler avec toutes les ordures imaginables. C'est dans cet état qu'elle est distribuée dans la ville, et qu'elle est bue par les pauvres; mais retenue par le défaut de pente et par les débris des maisons dont elle mine les fondements, et qu'elle fait crouler avec fracas dans le lit du canal, bientôt elle s'altère, elle se noircit et s'évapore, en remplissant les maisons voisines d'un méphytisme qui fatigue la tête et soulève le cœur.

Abandonnons ces objets trop connus pour en produire un qui l'est trop peu. Chaque jour, et depuis des siècles, le sol du Caire, le terrain des

cours et des rues est arrosé par les eaux domestiques et l'urine des animaux; chaque jour et depuis des siècles il s'imbibe de la sanie des cadavres de chiens, de chats, de canards, de pigeons, de belettes, que j'ai vus si souvent écrasés sous les pieds des chevaux et des chameaux, et qu'on laisse pourrir sur place; enfin, chaque jour et depuis des siècles, il s'imprègne des matières liquides que laissent suinter les latrines mal maçonnées des maisons. Il en résulte qu'aujourd'hui et depuis des siècles ce sol est profondément infecté d'éléments putrescibles, et toujours prêts à s'échapper sous forme de vapeurs. Dans les

temps secs, ces vapeurs sont peu sensibles; mais après des pluies, elles sont intolérables; il suffit pour les dégager à flots, pour ainsi dire, d'enlever de minces couches de terre, comme il est arrivé sous nos yeux dans une rue que l'on voulait niveler.

Un propriétaire songe-t-il à faire vider ses latrines, il est tenu d'en informer le voisinage, afin que les enfants et les femmes, et surtout les femmes grosses, se retirent à la campagne ou dans un autre quartier de la ville; car souvent, la femme grosse, qui respire les vapeurs d'une latrine ouverte, avorte, et met au monde un

enfant mort, ou mourant de faiblesse. L'air est pour les enfants l'aliment par excellence. Celui du Caire est pour eux un aliment empoisonné. De là vient l'effrayante mortalité qui les enlève, comme en font foi les tables de M. le baron Desgenettes : et de là aussi l'opinion que les Européens établis au Caire n'y sauraient avoir de postérité.

J'ai lu dans les registres d'un couvent que pendant un séjour de vingt-quatre ans, une famille française eut dix-huit enfants, et n'en conserva pas un seul : calamité générale sans être universelle, qui a paru mystérieuse, et qui ne l'est pas. Comment le serait-

elle ? et quelle voie ouverte à ces malheureux enfants pour échapper ? Victimes des vices de leurs parents, tristes héritiers de leurs maladies, nourris d'un lait altéré, ou d'aliments irritants et indigestes, pâles, flétris, rachitiques, ils portent dans leurs traits et jusque dans leurs cris mal formés, une expression de souffrance encore plus sensible que dans les enfants d'Alexandrie. Affectés de diarrhée, couverts d'ulcères, quelle que soit leur malpropreté, jamais on ne les lave. Ils s'éteignent de langueur, ou succombent à des engorgements inflammatoires du foie, des poumons, du cerveau; ou bien enfin à ces maladies

à tumeurs si répandues en Égypte.

Quoi qu'il en soit, en écartant ces causes particulières d'insalubrité, et ne considérant que celles qui sont communes à la capitale et à toute l'Égypte, je ferai remarquer que, quels que soient le nombre et l'intensité de ces dernières causes, elles n'ont cependant pas le même danger dans tous les lieux. Dans l'Égypte supérieure, par exemple, et à plus forte raison dans la Nubie, et au-delà des cataractes, malgré le mauvais état des sépultures, malgré l'absence de toute police sanitaire dans l'intérieur des villes et des villages, et malgré tous les vices du régime suivi par les habitants, il

n'est presque pas possible que la peste s'allume d'elle-même, ou que, si elle vient à naître, elle prenne le caractère contagieux; tant ces inconvénients sont balancés par la bonne qualité du sol, le facile écoulement des eaux, le petit nombre de la population, et ces grands mouvements de l'air qui, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, traversent comme un torrent la longue vallée du Nil pour la purifier. J'entends parler de l'état actuel de la Haute-Égypte, et non des états antérieurs; car j'ai quelques raisons de croire qu'il y a un ou deux siècles, dans le temps des missions, elle était beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est

aujourd'hui. Or, avec une population plus forte, les chances de peste sont toujours plus multipliées.

§ XXIV.

LE CAIRE, FOYER DE PESTE.

Mais pour le Delta, mais pour le Caire, il en est autrement. Et d'abord, relativement au Caire, de ce que j'en ai dit, ne concluerez-vous pas que cette ville est un foyer permanent de fièvres pernicieuses, de fièvres malignes, et finalement de peste ? Que si,

pour confirmer cette première vue de votre esprit, vous consultez les témoignages, vous apprendrez qu'il n'est pas d'année, pas de saison, pas de mois, ni peut-être de semaine ou de jour, où la peste ne se montre par quelques cas isolés, à tous les degrés et sous toutes les formes imaginables : depuis les vifs et courts élancements dans les aines et sous les aisselles, que Louis Franck ressentait, et que nous avons ressentis nous-même jusqu'à ce formidable appareil de symptômes qui n'appartiennent qu'à la peste, et que la mort clôt brusquement.

Que si, vous défiant de l'expérience

d'autrui, vous en appelez à la vôtre, pour peu que vous prolongiez votre séjour au Caire, vous apprendrez qu'au milieu de la santé la plus florissante, telle personne que vous connaissiez a été enlevée au bout de quelques heures, surprise au milieu de la nuit de mal de tête, de délire, de vomissements, de taches noires ou d'éruptions charbonneuses sur toute la peau; que telle autre a été prise tout-à-coup de toux, de vomissements de sang, de violents maux de tête, de bubons volumineux aux aines, aux aisselles, et qu'elle est morte en trois jours, couverte de pétéchies.

Ce ne sont pas là des faits imaginés,

ce sont des faits réels. Vous irez comme nous ; vous vérifierez comme nous; vous observerez , comme nous , les cadavres ; et , si vous exercez la médecine , des centaines de faits semblables se succédant sous vos yeux, vous aurez bientôt cette triste conviction , déjà consacrée par un proverbe populaire , savoir : qu'au Caire , même dans la saison la plus favorable , un homme , une femme , un enfant , un indigène, un étranger, quels que soient son pays ou sa couleur, ou son sexe, ou son âge , ou son tempérament , ou sa profession, sera tôt ou tard frappé de peste , ou bénigne , ou maligne ; qu'il guérira ; qu'il succombera ; sans

que rien puisse lui épargner ce genre d'épreuve ou de mort auquel un Franc fixé au Caire n'échappe presque jamais. Ces accidents individuels et spontanés sont connus de l'autorité qui les tait, ou qui n'en tient compte; et la preuve qu'elle les connaît, c'est ce propos d'un des ministres du vice-roi, qui nous disait dans une ville de la Haute-Égypte : « Vous cherchez la » peste ; vous la trouverez au Caire, » elle y est toujours. »

§ XXV.

SUR LE DELTA.

Ce que ce ministre disait du Caire, il faut l'entendre de tout le Delta, et surtout de la région inférieure de cette partie de l'Égypte. Si, vers la fin de février, vous faites une course dans le Delta, en traversant les hameaux, les villages, les bourgs, les villes, vous rencontrerez à chaque pas ce que nous avons rencontré, des fièvres, des maux de tête, des vomissements, des tumeurs aux aines, aux aisselles, sur les bras, sur le cou, sur les lombes; ou bien vous apprendrez qu'une ma-

ladie caractérisée par les mêmes symptômes régnait dans tel village, il y a deux ans, il y a trois ans; qu'elle y a enlevé la moitié de la population; qu'elle ravageait également les villages voisins, et que la mort survenait au bout d'une ou deux nuits, car la nuit est le temps des paroxysmes. Vous remarquerez que ces villages sont dans l'intérieur des terres; que s'ils ont entre eux des communications, ils n'en ont point avec le dehors, d'où rien ne leur est apporté; que par conséquent le mal qui les afflige est absolument spontané; et que, comme ils disent, il naît de la terre, ou leur vient de Dieu.

Quelquefois, cependant, les paysans du haut Delta prétendent que ce mal leur est venu d'en bas, ce qui permet de croire qu'ils ont quelque idée de contagion ; mais si, sur la foi de leurs indications, vous descendez jusqu'au point initial, là vous entendrez la formule ordinaire, savoir : que la maladie, la peste, le koubbé, leur est envoyé de Dieu, paroles qui excluent toute idée d'importation ou de cause étrangère, et ne peuvent s'entendre que de causes présentes, actuelles, locales, intérieures.

Enfin, si vous multipliez vos recherches, vous découvrez qu'il n'est point d'année où il n'y ait une, deux, trois,

ou quatre petites épidémies de peste, circonscrites, isolées, indépendantes l'une de l'autre, et embrassant chacune un district plus ou moins étendu; ce qui justifie cette proposition de M. Desgenettes, que du temps de l'expédition française la peste a été vue dans cent lieux à la fois, lesquels n'avaient entre eux aucune communication. J'ajoute que l'existence de ces épidémies partielles n'est pas même soupçonnée dans les grandes villes du Caire et d'Alexandrie; et que le voyageur européen qui se rend par le Nil de l'une de ces villes à l'autre, jouit de ce beau ciel, jouit de ce beau fleuve, respire avec délices l'air le plus

pur du monde, et ne saurait s'imaginer qu'à deux pas de lui, dans l'intérieur des terres, au milieu de ce riant paysage, son semblable soit traité si cruellement.

§ XXVI.

LA PESTE ENDÉMIQUE EN ÉGYPTE.

Il faut donc reconnaître, avec les illustres médecins de l'armée française, avec les barons Desgenettes et Larrey, avec Pugnet, Savarési, etc., il faut reconnaître que la peste est en-

démique en Égypte; qu'elle y est spontanée, et qu'elle s'y développerait par ses causes propres, quand même le reste de la terre n'existerait pas. Cette endémicité, du reste, cette spontanéité toujours instante est mise en jeu par des circonstances ou permanentes ou éventuelles de saisons, de localités, et même d'administration que je dois exposer ici; car c'est surtout dans l'Égypte ancienne et moderne que l'on peut juger de l'action du gouvernement sur la santé des hommes. Je commencerai par le Nil.

§ XXVII.

PETIT NIL ET GRAND NIL.

On a cru qne l'inondation périodique concourait à la génération de la peste. C'est un point qu'il importe d'éclaircir. On a vu la peste succéder à deux contraires, à ce qu'on appelle un grand Nil et un petit Nil; expressions qui s'entendent d'elles-mêmes. Un petit Nil ne peut avoir sur la production de la peste qu'une influence indirecte et éloignée. Après un petit Nil, la récolte est pauvre; le prix des denrées s'élève, les grands accapa-

rent et rançonnent le peuple, qui, ne pouvant payer, se nourrit mal ou meurt de faim. Il suit de là que les organisations se détériorent; que les causes ordinaires d'insalubrité ont plus d'énergie; que des fièvres dangereuses se montrent, et que la peste s'allume; elle est alors terrible. Telle fut celle de 1718. Pour se venger de l'inhumanité des grands, le peuple invoquait ce fléau du haut des minarets; il ne fut que trop écouté. Cette peste tuait subitement. Dans le court espace de cinquante jours, elle emporta deux cent mille hommes. En 1719, elle était dans toute la Syrie; en 1720, elle était à Marseille.

D'un autre côté, après un grand Nil, lorsque le fleuve a baigné les cimetières, et remué ces grands dépôts de matière animale qu'il laisse à découvert dans sa retraite, il est assez ordinaire que la peste se déclare, comme on l'a vu en 1800 et en 1818 Le Nil de 1829 ayant été excessif, toute l'Egypte tremblait pour 1830. Mais, dans le cours de l'hiver, un vent du midi, appelé Mrissi, vent très froid, a soufflé avec violence. Le Nil s'est écoulé rapidement; les terres ont été desséchées près de six semaines avant l'époque habituelle; et dans le cours de 1830, l'Egypte inférieure n'a eu qu'un nombre à la vérité fort grand

de maladies à bubons, et trois de ces petites épidémies partielles dont je parlais tout à l'heure, l'une à Mansourah, l'autre à Foah, et la troisième à Sinabadé, près de Damanhour. C'est de cette manière que, dans un problème aussi composé que celui qui nous occupe, le changement d'une seule donnée peut faire changer du tout au tout les résultats.

§ XXVIII.

PLUIES.

Mais de ces causes subsidiaires, celles dont l'effet paraît être le plus

constant, ce sont les pluies qui, pendant le trimestre de la mauvaise saison, en novembre, décembre et janvier, tombent dans la Basse-Egypte, et même dans la capitale. Plus dangereuses que l'inondation, non seulement ces pluies dégradent et ouvrent les sépultures, mais encore elles détrempent ces amas prodigieux d'immondices qui ceignent les villages; et lorsqu'elles s'arrêtent, pour peu que l'air soit tranquille et le soleil ardent, tous ces éléments de putréfaction fermentent, et chaque village devient comme une fournaise d'émanations pestilentielles.

Ces émanations, retenues par les

brouillards, stationnent avec eux sur le sol; elles pénètrent par toutes les voies dans l'économie, et se déposent, soit sur les matières textiles, soit sur les tissus déjà fabriqués. De quelque manière que les choses se passent, ce qu'on ne saurait nier, c'est que la peste est d'autant plus à craindre pour les villages, qu'ils ont reçu de plus fortes pluies pendant l'hiver. Tel est le fait capital que M. Hamont tient de la bouche de plusieurs sheicks du Delta, et qu'il a eu l'occasion de constater lui-même, il y a trois ans, époque où il rencontra la peste dans la plupart des villages qu'il avait l'ordre de visiter.

Il suit de là que, lorsqu'en raison de ces pluies d'hiver, la peste prend quelques développements, les premiers malades doivent se montrer dans le mois de février, un peu plus tôt, un peu plus tard; et c'est ce qui a lieu en effet. Ensuite la peste croît, s'élève en mars et avril, se soutient ou fléchit en mai, décline et tombe à la fin de juin, jetant cependant encore quelques éclats en juillet (1), et même en août et septembre; d'où l'on voit deux choses : la première, que cette marche uniforme se concilierait difficilement avec une importation qui n'a

(1) Au Caire, à la fin de juillet 1731, la peste était encore dans toute sa fureur.

rien de régulier; la seconde, que, contre l'opinion de quelques médecins, le kamsin ne prend aucune part à la production de la peste; car le kamsin ne souffle qu'entre l'équinoxe du printemps et le solstice d'été. J'ajoute que lorsque le kamsin paraît, il tue les pestiférés, sans tuer la peste. La peste s'arrête : on la dirait terminée; elle ne reprend son cours que lorsque le kamsin s'est arrêté lui-même. Que si l'on demande pourquoi la peste paraît s'éteindre à la fin de juin, la seule réponse à faire, ce me semble, c'est qu'à cette époque le vent du nord prévaut et change probablement toutes les aptitudes organiques.

Un peu d'air, de chaleur, de froid, d'humidité; une idée, un sentiment; voilà nos rois, nos maîtres; voilà les arbitres de notre destinée.

§ XXIX.

INFLUENCES LOCALES.

J'ai parlé d'influences locales, et je dois justifier mes paroles. S'il est dans le Delta des localités où la peste se forme de préférence, il en est dans le Caire où, avant de revêtir ses vrais caractères, elle prélude, en quelque sorte, par les plus sinistres maladies,

Ce sont les localités les plus insalubres, le Hart Zouélé, le quartier juif, le Quoum Sheik Salam, autre quartier presque aussi misérable. Si dans les premiers mois de l'année la mortalité de ces trois quartiers passe les limites accoutumées, tout le Caire est en alarme, et les Francs se préparent à l'isolement qui les préserve. Dans la courte peste de 1818, ce fut le Hart-Zouélé qui eut le premier malade. Enfin, pour prouver à la fois et le pouvoir des localités, et la spontanéité de la peste en Égypte, entre une multitude de faits que nous avons recueillis, je citerai le fait suivant que nous tenons de témoins oculaires,

et qui m'a toujours paru décisif.

Dans l'hiver de 1823 à 1824, le pacha faisait bâtir une fabrique de coton à Kélioub, petite ville à quatre lieues nord du Caire. On jeta les fondements de cette fabrique à travers des tombes anciennes et nouvelles. Un jour, vers midi, un tailleur de pierres se plaint de mal de tête : on le renvoie chez lui ; à quatre heures, il était mort : il ne fut point visité ; mais huit personnes qui composaient sa famille moururent le même jour, dans la soirée : elles avaient des bubons et des charbons. La ville fut bientôt infectée ; sur cinq mille habitants, elle en perdit deux mille. Le mal

fut porté au vieux Caire, à Gizeh, à Boulac, et finalement au Caire, où il emporta soixante mille personnes : nombre que je crois exagéré, bien qu'il ait été donné par Mahmoud-Bey, ministre de la guerre. Vous remarquerez que cette année-là il y avait eu une grande inondation et de grandes pluies; que la peste n'existait point dans les environs; et que Kélioub n'avait rien reçu de l'extérieur, ni du Caire, ni d'Alexandrie, ni, à plus forte raison, de Constantinople.

§ XXX.

PESTE CONTAGIEUSE.

Ainsi donc, la peste est spontanée en Égypte ; c'est une vérité démontrée, et par le peu que j'en ai dit, vous entrevoyez déjà que le développement de cette spontanéité est soumis à une foule d'influences variées, délicates, instables, éventuelles, qui l'enchaînent, le retardent, le précipitent, et impriment au caractère de cette étrange maladie cette suite de modification bizarres qu'aucun art ne peut prévoir ni régler. Au nombre de ces

modifications éventuelles, il faut ranger l'aptitude à se transmettre, à voyager sur le globe, à passer soit d'individu à individu, par un simple attouchement; soit de peuple à peuple, par l'intermédiaire de certains objets de commerce et d'échange. Cette aptitude, cette propriété malheureuse n'est guère mise en doute par les Européens qui sont sur les lieux, et qui, éclairés par leurs propres périls sur une question de cette nature, soumettent leur raison à leur expérience, et se conduisent par des faits plutôt que par de vaines subtilités.

Je me suis déjà expliqué sur ce point.

Certes, la peste n'est pas toujours contagieuse, autrement l'Orient serait désert; mais elle l'est quelquefois à un degré incroyable, et je me crois en droit de soutenir comme les Européens orientaux qu'elle se communique, et par une inoculation directe, et par le contact, et par les germes qu'un malade dépose dans ses vêtements, et par ceux que recèlent principalement les matières dont on fabrique des tissus. Je ne m'embarrasserai point ici dans des faits de détail que l'on peut toujours contester; et sans m'attacher même à ces grandes pestes du dernier siècle et du siècle présent, celles de 1718, de 1726, de 1742,

de 1751, de 1759, enfin, celles de 1812 et de 1824, etc.; pestes qui, d'abord formées en Égypte, se sont montrées les années suivantes, et même au bout de quelques mois, dans toute la Syrie, en Chypre, jusqu'au Diarbekir et à Mossoul; puis dans les îles de l'Archipel, dans les villes de l'Asie mineure, à Constantinople, dans toute la Grèce, dans toute l'Afrique, à Malte, à Messine, à Marseille, etc., je ne m'arrêterai qu'au fait suivant, lequel est, si je ne me trompe, aussi péremptoire en faveur de la contagion, que l'est celui de Kélioub en faveur de la spontanéité.

Malgré le voisinage de l'Égypte et

les fréquentes communications des deux pays, jamais, de mémoire d'homme, la peste n'avait paru dans l'Hedjaz. Elle y a été portée en 1815 par des soldats égyptiens : elle en a moissonné les habitants; et je crois savoir que pour la première fois depuis que cette maladie existe, elle a voyagé, il y a peu d'années, jusqu'au Darfour, où elle a pénétré dans le harem du prince, avec les marchandises apportées de l'Égypte par les caravanes. Le Darfour est encore peu connu; mais est-il nécessaire de rappeler que l'Hedjaz, capable de recevoir la peste, ne l'aurait jamais été de la produire? l'Hedjaz, dont la terre de sable est

brûlée, et dont les habitations sont de feu, selon la parole des voyageurs.

§ XXXI.

CARACTÈRE VARIÉ DE CETTE MALADIE.

La peste est donc quelquefois contagieuse. Pourquoi ne l'est-elle pas toujours ? On l'ignore. Peut-on distinguer les cas où elle l'est, d'avec ceux où elle ne l'est pas ? On ne le sait que par l'événement, et lorsqu'il est trop tard pour éviter le mal. *A priori*, la distinction n'est pas possible, et c'est par suite de cette ignorance que

pour se préserver d'un danger réel, les peuples sont contraints de se prémunir contre mille dangers imaginaires : ainsi le veut la nature des choses.

Du reste, ce n'est pas seulement sur ce point que la peste diffère d'elle-même. Ce qu'elle a épargné dans telle épidémie, elle l'immole dans telle autre. Sexe, âge, tempérament, profession, régime, habitude, tout en défend, tout y livre. Avec des symptômes doux elle tue; avec des symptômes violents elle laisse vivre. Dans la même année, dans le même lieu, à plus forte raison d'une année à l'autre, d'un lieu à l'autre, elle est bénigne,

elle est mortelle. Les efforts critiques, les bubons, les charbons, ici favorables, là contraires. Elle cède à l'hiver, elle brave l'hiver; elle cède à la chaleur, elle brave la chaleur. Tel remède est utile aujourd'hui, qui demain sera pernicieux; ainsi de suite avec une variété, avec une versatilité que nous qualifions de caprice et d'anomalie, et qui est l'effet nécessaire de mille causes que notre sagacité ne pénétrera jamais. Il faut l'avouer, la peste est encore ce qu'elle était à son origine, du temps de Procope et de Justinien. Pourquoi aurait-elle changé? Les mêmes causes subsistent; ces causes, introduites par un zèle aveugle,

entretenues par le fanatisme et l'ignorance, méconnues pendant des siècles, dans le tumulte des guerres et des révolutions, ces causes ont été comme protégées par les mauvais gouvernements. Qui le dirait? Avant le règne de Méhémet-Ali, chaque peste était pour les pachas une source de richesses. Un propriétaire de village venait-il à mourir? Le village retournait au pacha, qui le vendait à un nouvel acheteur. Il est tel village qui a été ainsi vendu trois à quatre fois dans la semaine; et il est telle peste qui a valu à des pachas plusieurs millions en quelques mois. Comment songer à se défaire d'un fléau si producteur?

§ XXXII.

MESURES A PRENDRE.

Ici, je reviens à mon idée favorite. Ce que le fanatisme, ce que l'ignorance, ce qu'une criminelle avarice ont fomenté si long-temps, les lumières, la sagesse, l'amour des hommes, l'intérêt des nations doivent conspirer pour le détruire. Le bien que l'homme a fait, l'homme le peut faire; et si vous vous représentez l'une après l'autre toutes les causes de peste que j'ai mises sous vos yeux, vous jugerez qu'elles disparaîtraient aisément, et

pour l'Égypte et pour le monde, soit que l'Égypte reprît ses anciennes coutumes, soit qu'elle adoptât des mesures équivalentes, empruntées de la police européenne, mesures si simples, qu'elles s'offrent d'elles-mêmes à vos esprits.

Des sépultures centrales d'une construction solide pour l'intérieur des terres, des dépôts semblables établis à peu de frais dans le sein même du désert, pour les lieux qui en sont voisins; et dans les uns comme dans les autres, pour recevoir et couvrir les cadavres, quelques couches de natrum, de cette substance dont, par un nouveau genre de fécondation, le

fleuve ranime chaque année l'inépuisable récolte, et qu'une secrète providence semble tenir sous la main de l'Égypte pour la conservation de ses heureux habitants; c'est à ce prix, c'est à la faveur de ce petit nombre d'innovations, qu'un pays renommé dans l'histoire par sa salubrité peut la recouvrer en quelques années.

Ici, les difficultés ne sont plus, comme autrefois, dans la nature; elles ne sont que dans la volonté des hommes; et cette volonté est ce qu'il y a sous le ciel de plus mobile et de plus inconstant. Déjà le fatalisme des Orientaux s'affaiblit; ils comprennent qu'il entre également dans la volonté di-

vine, et qu'ils aient la peste quand ils ne s'en préservent pas, et qu'ils ne l'aient pas quand ils s'en préservent; et j'oserais penser que si les princes de l'Europe, si les chefs des peuples les plus civilisés du globe, témoignaient aux princes de l'Orient le juste désir d'être affranchis de la peste par l'assainissement de l'Égypte, l'Égypte, en effet, serait bientôt assainie; et c'est alors qu'un nouvel avenir s'ouvrirait pour elle et pour tous les peuples.

Suivez la marche des affaires. L'Amérique nous échappe; cette Amérique dont trop de mers nous séparent, et qui a été un fardeau accablant pour l'Europe, cette Amérique

n'appartient plus qu'à elle-même, ou plutôt elle n'appartient plus qu'à la discorde qui nous privera long-temps de ses richesses. Pour multiplier les nôtres par de rapides échanges, il ne nous reste plus que l'ancien monde ; et l'Égypte, j'ose le dire, en est l'unique lien ; heureuse contrée qui donne à la fois les mains à l'Europe et à l'Inde, et peut unir dans une même prospérité les deux extrémités de la terre ! Mais avant tout qu'elle cesse d'en être le fléau ! Que son séjour ne soit plus dangereux ! Qu'elle adopte quelques lois protectrices, et qu'à l'ombre de ces faciles lois, ses inépuisables richesses s'épanchent désormais sans

17

obstacle dans le sein des nations qui les recevront avec gratitude et sécurité. Ainsi rendue à sa salubrité primitive, elle le serait aisément au destin que lui avait fait Alexandre; car c'est aux vues de ce grand homme, c'est à ces vues embrassées par Bonaparte en faveur de la France, que nous ramène aujourd'hui la pente des événements humains. Dans cette sainte croisade contre le plus dangereux des fléaux, l'initiative appartient à qui? à la France. C'est un droit que lui donne sa nouvelle colonie. Eteindre la barbarie en Afrique par la force des armes; éteindre la peste en Egypte par la force des conseils; deux entre-

prises dignes d'une grande et généreuse nation !

Et du reste, la source de la peste une fois tarie en Egypte, ne la redoutez plus d'aucune autre partie du monde : ni de la Syrie, ni de l'Asie mineure, ni de Trébisonde, ni de Constantinople, ni même de toute l'Afrique, ni à plus forte raison de notre Europe : régions montueuses, inégales, où les terres sont trop élevées et trop sèches, les pentes trop rapides, les eaux trop courantes et trop vives, la température trop inconstante, les populations trop rares ou trop clair-semées, les mouvements de l'air trop grands, trop libres, trop va-

riés; et finalement, régions trop bien protégées par les lois, si elles ne le sont par les éléments.

Constantinople peut recevoir, nourrir, fomenter la peste : elle peut la transmettre aux contrées qui la touchent, et même la renvoyer à l'Égypte : mais, avec le temps, le venin s'énerve à Constantinople, et meurt pour ne plus renaître. Quelques points de l'Europe peuvent réunir éventuellement assez de causes d'insalubrité pour produire çà et là des apparences de peste, comme l'a soupçonné Dehaen, comme ont cru l'observer Forestus et Ambroise Paré; mais par cette instabilité propre aux contrées

septentrionales, ces tristes apparences ne tardent point à s'évanouir, et il est jusqu'ici sans exemple que la vraie peste ait été spontanée dans notre hémisphère.

§ XXXIII.

CONCLUSION.

Je le répéterai donc, avec la plus entière conviction, et c'est cette proposition autorisée par Montesquieu qui terminera mon discours, comme elle aurait pu le commencer, parce qu'elle en renferme toute la substance :

l'unique foyer de peste qui soit au monde, c'est le Delta : parce que nulle part, dans le monde, vous ne rencontrerez ce que vous rencontrez dans le Delta : une terre étendue, égale, unie, chaude, humide, et saturée de matière animale. Or, l'homme ne peut rien sur la chaleur ; il ne peut presque rien sur l'humidité ; mais il peut tout sur la matière animale ; et cette matière soustraite, la peste est anéantie pour jamais.

NOTES.

(*a*) PAGE 23.

On a supposé que l'embaumement n'avait eu chez les Egyptiens que des motifs religieux ; mais une objection s'élève contre ce sentiment, objection que je crois péremptoire et à laquelle personne n'a songé. Partout en Egypte on rencontre des momies d'hommes ; et dans aucun temps en Egypte l'homme n'a été pour l'homme une divinité. La qualification de dieux donnée aux rois n'était qu'une hyperbole. D'ailleurs les plus

humbles des Egyptiens n'étaient pas des dieux, et ils étaient embaumés comme les rois; ils l'étaient plus simplement, voilà toute la différence.

Du reste, les momies que l'on retire des grottes creusées dans le granit d'Eléphantine sont tout autrement préparées que celles de Memphis et même que celles d'Esné, dans l'Egypte supérieure, au-dessus de Thèbes. Les premières paraissaient avoir été desséchées. Les muscles ont la transparence de l'écaille. Les secondes ont été traitées par le natrum. Celles que nous avons vues à fleur de terre dans la plaine à l'ouest d'Esné, contenaient dans leur intérieur de grosses masses de ce sel.

(*b*) PAGE 24.

En combinant les données historiques

avec celles qui résultent de l'inspection des lieux, on est presque nécessairement conduit aux spéculations suivantes.

Une époque a existé où tout le fond de la vallée que l'on appelle Egypte était occupé par la mer. A quelle date remonte cette époque? On l'ignore.

Des deux côtés s'élevaient les deux chaînes Arabique et Lybique, composées l'une et l'autre de corps marins; formées conséquemment l'une et l'autre par la mer, et cela à une époque antérieure de beaucoup à la première.

Ces deux chaînes étaient-elles sorties du sein des eaux? Supposition que l'horizontalité de leurs couches ne permet pas d'admettre, à moins que le soulèvement n'en ait été lent, uniforme, graduel, comme celui que l'on observe dans le nord de l'Europe.

Il est plus probable que la mer s'était retirée lentement, et les avait laissées à découvert.

Quoi qu'il en soit, cette double chaîne s'était couverte avec le temps de grandes forêts, et cette longue vallée s'était peuplée d'une multitude d'animaux très divers. Ce sont leurs restes qui peuplent aujourd'hui les cavités creusées sous la terre et dans le sein des montagnes.

L'homme faisait sans doute partie de cette étrange population : l'homme nu, ignorant, faible, resserré entre les forêts et le bras de mer, sans cesse en guerre contre les animaux, et réduit, comme le sont les sauvages, à vivre de chasse et de pêche.

Jusqu'où remontait la mer? Jusqu'aux lieux où l'on rencontre encore aujourd'hui des corps marins, jusqu'au-dessus de Thèbes, vers la limite où s'arrête le calcaire coquillier, et où se montre le grès.

Sur ce point, dans la longueur de plusieurs lieues, la mer avait peu de profondeur. Encore aujourd'hui les bateaux qui remontent le Nil au-dessus de Thèbes, heurtent fort aisément contre les bas-fonds. Le lit du fleuve est hérissé de pointes de rochers.

A l'extrémité sud, la vallée était close par le Selselé ou la montagne de la Chaîne.

Cependant, comme on l'a dit avec raison, l'Égypte est un don du fleuve. Le fleuve préexistait donc à la vallée. Il descendait, comme il le fait encore, des montagnes situées au midi. Après s'être précipité des Cataractes, il arrivait au revers du Selselé. Ne pouvant le franchir, il se jetait sur la gauche, et en marchant soit à travers les sables, soit à travers les oasis dont les sources sont de vrais puits artésiens naturels ou artificiels, le fleuve allait se jeter dans la mer.

Une population originaire du midi le suivait dans son cours : population habile, éclairée, commerçante, et faisant fleurir le commerce à l'ombre de la religion. C'est elle, sans doute, qui avait créé l'établissement de Jupiter-Ammon, le Sywouah d'aujourd'hui. Elle y avait porté son culte et ses arts ; c'est de là qu'elle communiquait avec l'intérieur de l'Afrique pour y trafiquer.

Mais ces établissements ne pouvaient avoir de stabilité que par la stabilité du fleuve, et le fleuve n'en avait pas.

Vers la fin de mai, le fleuve n'a presque plus d'eau. Engagé comme il l'était dans les sables, et ses bords n'étant maintenus par rien, les sables remués par les vents en comblaient le lit, s'y accumulaient, et, le fermant à la nouvelle inondation, lui ouvraient des voies nouvelles tout aussi incertaines que

les voies précédentes. C'est ainsi que, d'année en année, le fleuve changeait de lit et de formes comme Protée. Peut-être même disparaissait-il entièrement, malgré le volume de ses eaux, parce que, épanchées en couches larges et superficielles, elles s'éteignaient dans le sable ou se dissipaient par l'évaporation. Comment le fleuve affaibli eût-il résisté à ces tempêtes de sables qui engloutissaient des armées? Comment, dans leur course irrégulière, ses eaux n'auraient-elles pas rencontré des terrains friables et poreux propres à les absorber, comme il arrive aux eaux du Rhin?

Ne serait-ce pas là une des origines de ces fleuves sans eau que l'on rencontre si souvent dans ces contrées?

Pour maîtriser un fleuve si nécessaire et, pour ainsi dire, si fugace, quel parti pren-

dre? un seul. Il fallait ouvrir au fleuve la porte de la vallée de l'Égypte, et l'y jeter. A la vérité la mer y était, mais peu profonde, mais se retirant chaque jour davantage; et les hommes avaient probablement quelque expérience de l'action des fleuves sur les eaux de la mer, et sur la formation des terres d'alluvion. Perte pour perte, celle-là portait moins de préjudice. Le fleuve n'avait plus à lutter que contre un obstacle qui semblait fuir de lui-même; et retenu désormais par les deux chaînes latérales, protégé par elles contre les vents et les sables du désert, il devait opérer à la longue sur une mer docile et sans marée ce qu'ont opéré, ce qu'opèrent partout les grands fleuves de ces temps éloignés et des nôtres, l'Indus, le Gange, le Méchassipi, etc., refouler les flots, combler les bassins et créer des terres habi-

tables et d'une fertilité presque sans limites.

Cela posé, transportez-vous sur le fleuve, remontez au-delà de Thèbes, jusqu'au Selsélé (jusqu'à la montagne de la Chaîne); vous verrez que cette montagne a été coupée à pic, du haut en bas, sur une largeur assez considérable pour recevoir le fleuve, et le verser tout entier dans la vallée. Il y a plus: vous apercevrez (je suppose que vous regardez le sud), vous apercevrez à votre droite des portes taillées dans le rocher; elles ont des caractères qui dénotent, me disait Champollion, l'antiquité la plus reculée. Elles aboutissent à des chambres où pouvaient se loger les travailleurs. Et j'en conclus qu'ils ont entamé la montagne, justement où il fallait, vers le nord. Avec l'activité que ce singulier peuple a déployée partout, quelques mois

ont suffi pour consommer l'œuvre. C'est à l'époque de l'abaissement des eaux qu'ils y ont mis la main ; c'est à l'époque où le fleuve devait croître qu'ils l'avaient finie. Enflé de ses nouvelles eaux, le fleuve est venu : le chemin était tracé ; il l'a suivi : il est entré ; il a pris possession de son nouveau domaine. A partir de ce moment jusqu'à nos jours, l'Egypte a cessé d'être un golfe pour n'être plus qu'une terre d'alluvion dans toute son étendue. Quelquefois cependant en repoussant la mer, en formant des terres nouvelles, le fleuve, emporté par la pente, s'est échappé sur la gauche vers le désert : du côté du Fayoum, au-dessous de Memphis, etc. De nouveaux travaux plus pénibles que le premier l'ont ramené dans la vallée, et contraint d'y poursuivre ses créations.

C'est aussi de ce moment que les deux populations, l'étrangère et l'indigène, se sont mêlées ; et comme la première apportait à la seconde un savoir, une industrie et des moyens de conservation dont celle-ci n'avait aucune idée, il s'ensuivit que les nouveaux habitants furent regardés par les anciens comme des êtres d'une nature supérieure, ou comme des dieux : de la même façon que Manco-Capac le fut par les Péruviens, ou les jésuites par les sauvages du Paraguay. Ces dieux eurent l'empire; cet empire qu'obtient partout le génie quand il est bienfaisant. S'il est possible, en effet, d'attacher quelque sens aux récits des écrivains sur le règne si vanté des dieux en Égypte, peut-être est-ce le sens que je propose. A quoi j'ajoute deux choses : la première, que cette sorte de culte peut très bien

se concilier avec le culte des fétiches, si répandu dans tout le monde, et subsistant encore aujourd'hui dans tout l'intérieur de l'Afrique. La seconde, que ce titre de Dieu n'était guère plus significatif que ne l'est parmi nous celui de Seigneur, dont nous saluons le premier venu ; ou celui de Lord par lequel les Anglais honorent dieu lui-même. Il n'est pas jusqu'à Moïse qui ne donne la qualification de Dieux aux juges d'Israël : expression qui, dans sa bouche, eût été un sacrilége, s'il ne l'eût employée comme on l'employait en Égypte.

On peut voir par ce qui précède, pourquoi, du Selselé jusqu'à Thèbes, les momies d'animaux que l'on rencontre avec les momies d'hommes, sont principalement des momies de poissons. Il est visible, en second lieu, qu'il a fallu de longues suites d'années pour

que la terre déposée successivement par le fleuve, formât les emplacements des villes supérieures, et surtout la vaste plaine où s'élevait la Thèbes si fameuse, l'Hécatompyle, la grande Diospolis, qui devint une des plus belles et des plus opulentes villes de l'univers. Voyez ce qu'en disent Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, et même Tacite, bien qu'il ne parle que de ses ruines.

De cette première capitale à Memphis qui fut la seconde, on compte à peu près cent lieues. Avant que la mer cédât au fleuve ce long terrain, avant que ce terrain toujours remué par les eaux se fût consolidé, que de siècles! Et pour y élever cette délicieuse Memphis qui fit presque oublier Thèbes, pour la protéger tout à la fois contre l'impétuosité du fleuve et le choc des flots, pour en faire une citadelle magnifique, inaccessible,

et défendue par ses chaussées, ses remparts, les larges fossés et les lacs qui lui formaient comme une ceinture, que de travaux et de temps!

Qu'on me pardonne cette remarque. Il semblerait que, dans les recherches chronologiques, on n'a pas assez pris soin de faire accorder les rapports des temps et des lieux.

Une question resterait. Quelle était cette population dont on peut dire qu'elle a créé l'Égypte, et qui n'a cessé, pendant des milliers d'années, d'y accumuler des merveilles! d'où venait-elle? Comme le fleuve, elle venait des contrées méridionales. Elle était d'origine éthiopienne. Jetez les yeux sur le troisième livre de Diodore de Sicile. Les Égyptiens sont une colonie venue d'Éthiopie sous la conduite d'Osiris. Osiris a été divinisé comme l'ont été les Hercules qui

n'étaient que des chefs de caravanes, ou d'aventuriers faisant des découvertes; comme l'eussent été, dans d'autres temps, Colomb, Fernand-Cortez. Du reste, entre les deux peuples, Éthiopiens et Égyptiens, presque tout était semblable. Mais les Éthiopiens eux-mêmes, quelle était leur origine? Étaient-ils Autochthones, ou venaient-ils de l'Inde? Mais d'où venaient les habitants de l'Inde? Difficultés que l'on recule sans les résoudre, et que l'on ne résoudra jamais. Je me borne à certifier que Champollion ne pouvait admettre cette origine qu'admettait Cuvier, probablement parce que les Indiens et les Éthiopiens étaient de la même couleur. *Voyez les Suppliantes d'Eschyle.*

(c) PAGE 27.

De grands renversements d'arbres ont eu

lieu au revers des deux chaînes, du côté de l'Afrique et du côté de la mer Rouge. Bruce a vu des bois pétrifiés dans le voisinage de Kosséir, et au-dessus de Syène. Nous avons rencontré plusieurs fois des arbres couchés sur le flanc de la chaîne arabique, et confondus avec le rocher. Hornemann et Drovetti ont vu des forêts entières comme enterrées sur la route de Syouaah, etc., etc. Ces arbres formaient probablement, à droite et à gauche, l'extrême limite des forêts supérieures. Ils n'avaient pu se développer que par l'action simultanée de la chaleur et de l'eau douce. Or, cette eau n'était fournie par aucun fleuve; elle ne pouvait venir que des grandes pluies que je suppose, et dont les courants ont creusé de si profondes empreintes sur le flanc des deux chaînes.

(*d*) PAGE 41.

Cet engourdissement est un des phénomènes les plus singuliers de l'histoire naturelle. C'est peu sur ce point que le témoignage de voyageurs tels que Regnard ; mais c'est beaucoup, ce nous semble, que celui de grands naturalistes tels que Linné. Or, dans son *Économie de la nature*, voici ce qu'il dit :

« *Hirundines tempore autumnali, appro-*
« *pinquante frigore, et simul evanescentibus*
« *insectis et cibo, asylum contra frigoris ve-*
« *hementiam, in lacuum fundo, inter arun-*
« *dines et scirpos quærunt; undè, verno tem-*
« *pore, mirâ naturæ dispositione, iterùm*
« *emergunt.* »

« En automne, à l'approche du froid, lors-

« que les insectes ont disparu et que la nour-
« riture manque, c'est au fond des lacs, au
« milieu des joncs et des roseaux, que les hi-
« rondelles cherchent un asile contre la ri-
« gueur du froid. Au retour du printemps,
« elles sortent de cet abri, conservées par
« une merveilleuse disposition de la na-
« ture. »

Linné ajoute : « Durant ce jeûne forcé,
« le mouvement péristaltique des intestins
« s'arrête, l'appétit diminue, et l'aiguillon de
« la faim est émoussé. Le sang de ces oiseaux,
« recueilli et observé par Lister, ne se coa-
« gule pas comme celui des autres animaux :
« il n'en est que plus propre à ranimer la
« circulation. »

Dans la dissertation sur les migrations des oiseaux, Linné rappelle ce qu'en dit un naturaliste de Dantzik, Klein, lequel

écrivait, en 1748, les paroles suivantes :

« Les hirondelles passent l'hiver sous l'eau « des lacs de Suède et de Pologne. C'est un « fait constaté par une foule d'observations « et que le médecin suédois Wallérius a vu « mainte fois de ses propres yeux (*ipsissimis* « *oculis*). Il n'est pas de pêcheur, de paysan, « de colon, de laboureur qui ne sache ce « fait, et ne se moque des savants, lorsque « les savants s'avisent de le nier. »

L'historien du cardinal Commendon, l'évêque Gratiani, rapporte sur l'engourdissement des hirondelles beaucoup de témoignages analogues ; et Luther, dans son commentaire sur la Genèse, s'autorise de cette image de résurrection dans l'hirondelle pour faire croire à la réalité de la nôtre.

Ailleurs Linné décrit le manége des hirondelles lorsqu'elles se plongent de concert sous

les eaux, et dans une dissertation intitulée : *Aer habitabilis*, il revient, pour le confirmer, sur le même phénomène.

Cuvier, que l'on n'accusera pas de crédulité, mais qui ne tranchait pas comme Guénau de Monbeillard et Buffon, termine ainsi son article très court sur l'hirondelle de rivage : « Il paraît constant qu'elle s'engourdit pendant l'hiver, et même qu'elle passe cette saison au fond de l'eau des marais. »

(*e*) PAGE 49.

Élien rapporte, que pour se rendre maître des crocodiles, on leur crevait les yeux en y enfonçant des pieux durcis. Il serait à souhaiter que les naturalistes qui visiteront la grotte de Samoun prissent soin d'examiner

l'orbite des crocodiles embaumés. Peut-être se rencontrera-t-il des orbites dont les bords sont fracturés.

(*f*) PAGE 57.

Il y avait en 1830, dans le port d'Alexandrie, une frégate française commandée par M. de Kergriest. On a vu flotter sur les flancs de cette frégate des momies que les travailleurs égyptiens avaient retirées de la nécropole, et jetées à la mer.

(*g*) PAGE 61.

Après une marche de plusieurs heures dans ces grandes rues souterraines, nous demandions à nos guides arabes si le terme de ces rues étoit encore éloigné? « Elles vont, « nous répondaient-ils, aussi loin que d'ici à

« Mélawi. » Or, au point où nous étions, Mélawi, sur le bord du Nil, était à trois ou quatre lieues de nous. J'ajoute que nous n'avons jamais été trompés par les Arabes. Ce qu'ils nous avaient dit de la grotte de Samoun était au-dessous de la vérité.

(*h*) PAGE 64.

Pausanias est le premier des écrivains grecs qui ait parlé du ver à soie. Cependant la soie était connue des Phéniciens plus de six siècles avant l'ère chrétienne. Ézéchiel la met au nombre des richesses que Tyr transportait dans tout le monde avec sa pourpre et les fines toiles de l'Égypte. Il est probable que le négociant tyrien, dont parle le prophète, la faisait venir des extrémités de l'Asie par les caravanes. Mais venait-elle dans

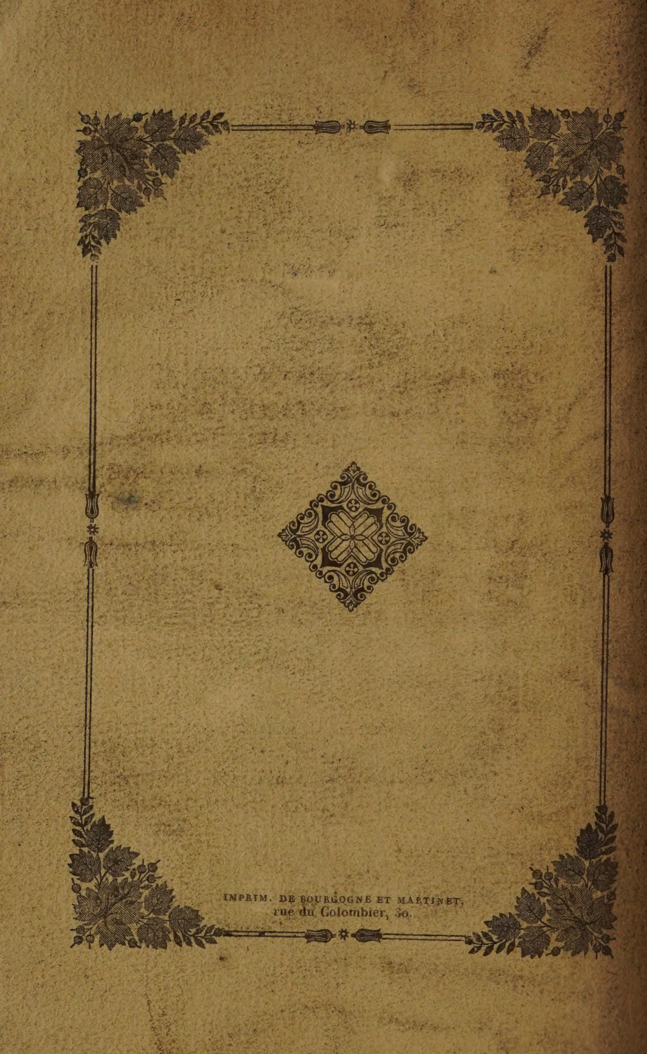
l'état brut, ou déjà convertie en étoffe? On a dit que Pamphila, de l'île de Cos, eut la première le mérite de la mettre en œuvre. La soie arrivait donc sans avoir été travaillée. Elle pouvait l'être en Égypte où la fabrique des tissus était si parfaite, et où des familles opulentes pouvaient employer celui là à envelopper leurs momies. Ce fut seulement douze siècles plus tard, sous l'empire de Justinien, que des moines voyageurs introduisirent en Europe l'insecte précieux qui produit la soie, et qui fit la richesse des Syriens, des Génois, des Siciliens, des Vénitiens, des Maures d'Espagne, etc., etc.

(*i*) PAGE 79.

Cette singulière fièvre intermittente et contagieuse est le chap-chap du Sennar;

Bruce l'avait vue. Des malades atteints de cette dangereuse fièvre se rencontrèrent avec nous dans la Haute-Égypte, à Daraoueh, près de Koum-Ombou. Quelques doses de sulfate de kinine suffirent pour les en délivrer.

TABLE.



IMPRIM. DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue du Colombier, 30.